

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Son livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centims par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. No 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

LE CAREME

Alors que les rigueurs de l'hiver sont passées, mais que la douce tiédeur du printemps n'est pas encore venue ; alors que la société des villes commence à se lasser des bruyants et stériles plaisirs qui l'ont agitée pendant les mois de frimas et de neige ; tout à coup un grand silence se fait dans nos cités, la folie avec ses masques et ses cris, ses bals et ses cavalcades, ses saturnales dégoûtantes et ses enfantillages impies, se tait.

Et qui a si subitement rendu la raison à tout ce monde atteint de vertige ?

La religion ; elle a répandu un peu de cendres sur toutes ces têtes en délire, et les voilà redevenues calmes ; ces hommes qui faisaient tant de bruit tout à l'heure, ont écouté la voix qui partait du sanctuaire, et qui leur criait :

« Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras dans la poussière. »

Ce MEMENTO donné par l'Eglise a été le remède à l'aliénation de la foule. Le Mercredi des Cendres a ouvert la sainte quarantaine, et voici commencés les jours de jeûne et prières, de retraite et de mortification ; maintenant, celui qui restera dans l'ignorance, celui qui ne se lèvera point des ombres de la mort, où il était assis, en vérité sera bien coupable ; car la religion, cette mère de tous les hommes, offre de tous côtés des secours et des lumières, du repos et des consolations.

Voyez toutes les églises, leurs grandes portes sont ouvertes ; regardez tous les autels, les cierges y brûlent avec l'encens ; écoutez sous toutes les vieilles voûtes, ce sont les prêtres du Dieu de miséricorde qui invitent au repentir, et qui annoncent le pardon.

Pendant la folle saison, nous avons tous, plus ou moins, goûté des plaisirs du monde ; eh bien ! voici que la journée est finie, que les affaires et les travaux ont cessé ; voici que nos églises sont bien belles, bien inspirantes, avec le jour mourant derrière leurs vitraux ; entrons-y, et voyons si les prêtres disent vrai, voyons si le joug du Seigneur est léger.

S'il y a encore du bruit en dehors, il ne parvient à ceux qui sont réunis dans l'église, qu'affaibli et sourd. Ces lointaines rumeurs se perdent dans le chant des cantiques, que les fidèles répètent en chœur en attendant le prêtre... Quand, à la lueur des lampes, il paraît en chaire après l'invocation : *Esprit saint descendez en nous*, la foule attentive s'assied ; alors c'est vraiment comme une grande famille dans la demeure d'un père ; alors les paroles du ministre de l'Evangile peuvent tomber puissantes sur cette multitude que le jeûne et la prière lui ont préparée. C'est le champ tout labouré pour recevoir la bonne semence.

..... Oh ! ce ne sont pas les grands, les sublimes sujets qui vont manquer au prêtre, pendant les quarante jours de prédication... Jamais l'éloquence profane n'a eu tant d'espace devant elle ; l'espace du prêtre, c'est l'infini ; son temps,

c'est l'éternité.... Voyez quelle galerie de tableaux : la terre, l'enfer, le ciel, le repentir, la pénitence, la miséricorde, la vertu, la mort !

Quelles inspirations ! toutes celles des anciens prophètes.

Quelles consolations à répandre ! toutes celles de l'Evangile.

La majestueuse puissance de Jéhovah au milieu des foudres et des éclairs, dictant ses lois sur le Sinai !

La touchante mansuétude de Jésus bénissant les petits enfants !

Agar dans le désert, Joseph vendu par ses frères, Tobie voyageant avec l'ange, les Machabées défendant leur patrie, le divin fils de la Vierge consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts ; le peuple écoutant les paraboles du Sauveur, et pleurant à celle de l'enfant prodigue : voilà ce que le prêtre a pour émouvoir la foule qui vient l'écouter... ; et s'il la laisse froide, il faut qu'elle soit bien endurcie, ou que lui soit resté bien pauvre au milieu de tant de richesses.

Le mercredi des Cendres a, comme tous les jours de pénitence, beaucoup perdu de son ancienne austérité. Autrefois, dit l'historien des fêtes de l'Eglise, on choisissait ce jour pour mettre en pénitence publique les pécheurs qui devaient être reçus à la réconciliation, ou à la communion des fidèles, pour la fête de Pâques ; les prêtres écoutaient d'abord leur confession, ils les couvraient ensuite d'un cilice ou d'un sac, leur mettaient de la cendre sur la tête, les aspergeaient d'eau bénite, récitaient sur eux les sept psaumes de la pénitence avec tout le clergé.

Au retour de la procession, on les faisait marcher pieds nus, puis on les chassait de l'église avec le bâton de la croix, et l'on ne les y recevait que le Jeudi saint. Pendant qu'on les menait à la porte du temple pour les en faire sortir, les prêtres chantaient les paroles que Dieu avait prononcées contre Adam et Eve quand il les avait exilés du Paradis terrestre.

On fermait ensuite la porte sur eux, on commençait la messe des fidèles.

Pendant toute la durée du Carême, et dans les villes et dans les campagnes, et dans les vastes cathédrales des cités et dans les humbles églises des hameaux, la parole évangélique ne cesse de retentir en ce temps ; Dieu tient cour plénière de miséricorde, et tous ceux qui ont besoin de pardon peuvent venir.

L'Eglise a pris ses ornements violets et n'a plus de fleurs sur ses autels ; des voiles couvrent le Christ et les images des saints ; et quand la prédication du soir est finie, c'est le saint-ciboire que le prêtre sort du tabernacle pour bénir les fidèles agenouillés.

Le Miserere, le Parce Domine populo tuo, ont remplacé les cantiques de joie..., et la plupart de ces chrétiens qui sont venus écouler la parole de Dieu, ont obéi dès le matin à un de ses commandements ; ils ont observé le jeûne ordonné par l'Eglise. Avant midi ils n'ont pris aucune nourriture, et à moins d'aumô-

nes faites aux pauvres pour obtenir des dispenses, il faudra qu'ils s'abstiennent de viande pendant les quarante jours de pénitence..., et ce ne sera que le soir, bien après le soleil couché, qu'ils s'assoieront à une frugale collation.

Les plus célèbres Pères de l'Eglise estiment que l'observation de ce jeûne de quarante jours est de tradition apostolique, ou du moins qu'elle n'est pas postérieure de beaucoup au siècle des apôtres. Plusieurs en ont attribué l'institution au pape saint Téléphon, qui vivait du temps de l'empereur Adrien, alors que l'on voyait encore plusieurs disciples des apôtres sur la terre. On convient cependant qu'il n'y avait encore, sous ce pontificat, aucun statut de l'Eglise qui ordonnât ce jeûne : ce ne fut que vers le milieu du troisième siècle que l'on commença à regarder l'observation du jeûne de quarante jours comme une loi qui, s'étant établie peu à peu, se communiqua à toute l'Eglise. Ce fut alors que l'on s'accorde partout à placer le Carême immédiatement avant Pâques, pour servir de préparation à cette grande fête.

Aujourd'hui l'Eglise est pleine d'indulgence et a rendu à ses enfants le jeûne bien plus facile qu'autrefois ; notre délicatesse s'effrayerait si je lui disais toute l'austérité du Carême. Il y a deux cents ans, alors, dans toute une ville, on n'aurait pas trouvé dix familles qui ne fissent pas maigre, depuis le mercredi des Cendres jusqu'au dimanche de Pâques. Si, pour les malades, les bouchers vendaient encore quelques livres de viande, on ne le voyait pas, et c'était nuitamment que cette viande était portée dans les maisons. Le vin a été aussi longtemps interdit.

Sur la fin du huitième siècle, Théodulphe, évêque d'Orléans, marquant que l'on devait se priver de toutes sortes de délices dans les jeûnes du Carême, exhortait encore tout son peuple à s'abstenir d'œufs, de fromage, de laitage, de poisson et de vin lorsqu'on le pouvait. Mais il fait connaître qu'on en permettait l'usage aux infirmes et aux malades, ou à ceux qui n'auraient pas d'autre nourriture pour soutenir leur travail, pourvu qu'on en usât sobrement, et qu'en ne mangeant qu'une fois par jour on ne fit son repas que le soir.

On sent qu'après de toutes ces rigueurs, la religion avait établi des dispenses ; quand l'Eglise avait commandé, il fallait obéir ; cette soumission est ce qu'il y a d'agréable à Dieu. Mais quand l'âge, la maladie, les infirmités sont là, montrant leurs faiblesses et leurs défaillances, les ministres d'un Dieu de bonté ont de la compatissance, et jamais ils ne refusent des dispenses à ceux qui viennent les solliciter.

Demander de ne pas jeûner, de ne pas être condamné à faire maigre tout le Carême, c'est un acte d'obéissance, c'est déjà se sevrer du plaisir de faire sa volonté ; c'est reconnaître l'autorité de l'Eglise et s'avouer son vassal ; et quand, dans tous les esprits et dans tous les cœurs, il y a un besoin effréné d'indépendance et de liberté, il faut savoir

tenir compte du plus petit acte de soumission. Dans un pays fertile, on passe à côté des plus verdoyantes prairies, sans s'arrêter à les regarder ; et dans le désert on s'extasie de plaisir devant une touffe d'herbe, car elle dit : il y a là encore un peu de fraîcheur, et tout n'y est pas mort.

En reconnaissance des dispenses accordées, il y avait jadis à Paris une procession annuelle, le dimanche de la Quinquagésime ; les paroisses et les religieux des ordres mendiants, avec croix et bannières en tête, se rendaient à l'église de Notre-Dame.

A Rouen, la plus belle tour de la magnifique cathédrale est encore appelée *Tour de beurre*, et ce nom lui vient de ce qu'elle a été bâtie avec les deniers provenant des dispenses qui furent accordées pour l'usage du beurre.

Les chrétiens d'autrefois ne faisaient, comme nous l'avons dit, qu'un seul repas chaque jour ; et ce repas, d'où l'on retranchait toutes les choses succulentes, n'avait lieu qu'après l'heure de vêpres, c'est-à-dire le soir.

Sous Louis XII et François Ier, cet usage était déjà bien changé, car l'évêque de Paris, Etienne Poncher, permet que ce repas se fasse à l'heure de midi.

« Un changement si considérable ne se fit pas tout à coup, il n'est venu que par degrés au point où l'Eglise s'est vue obligée de le tolérer.

« Lorsqu'on se défit du scrupule de rompre le jeûne du Carême à l'heure de none, il en resta un autre touchant l'office de vêpres, qui semblait toujours devoir précéder la réfection ; l'on ne trouva point d'autre expédient pour s'en délivrer, que d'avancer aussi cet office et lui faire occuper la place que celui de none tenait auparavant.

« Ce dérèglement de l'heure du repas, continue le même auteur, en produisit un autre touchant l'unité de la réfection du jour ; on commença chez les Latins à s'en dispenser par la permission que l'on se donne de boire vers le soir, à cause de l'altération que cause le jeûne. Cette coutume de boire à l'approche de la nuit, lorsqu'on mangeait à midi ou à none, s'introduisit au huitième siècle dans l'ordre de Saint-Benoît.

« Sur la fin du onzième siècle, les religieux, craignant qu'il ne fût nuisible à la santé de boire sans manger, crurent devoir ajouter un petit morceau de pain à ce qu'ils avaient à boire le soir ; mais comme ils ne voulaient pas que cela leur fit perdre du temps, ils firent ces jours-là leur lecture du soir dans le réfectoire, au lieu de la faire dans la salle du chapitre, et ils appelèrent cela aller à la collation, du nom latin de la conférence des saints pères.

« Ainsi le mot de collation se communiqua insensiblement de la lecture de ces conférences à ce petit repas du soir, et il commença à se faire connaître au même sens dans le monde, lorsque les séculiers, trouvant que ce petit repas était assez commode pour adoucir les rigueurs du jeûne, jugèrent à propos d'imiter les religieux en ce point.

J'ai transcrit tout ce passage, parce que je pense que beaucoup sont comme moi, et aiment à savoir l'origine des usages établis; combien de bons catholiques l'ont strictement la collation du Carême, et qui ne se doutent pas de l'étymologie de ce mot!

L'origine du jeûne remonte bien haut; le jeûne est presque aussi vieux que la douleur: Abraham pleurant Sara, Jacob pleurant Joseph, mêlent le jeûne à leurs regrets et à leurs prières.

Depuis Moïse, les jeûnes sont fréquents parmi les Juifs; mais pour les jeûnes qui se lisent dans leur calendrier, ils sont postérieurs à la loi. Le législateur des Hébreux n'ordonne aucun jeûne particulier dans ses livres, sinon le jeûne de l'expiation solennelle, qui est d'une observation stricte et générale.

Josué et les anciens d'Israël demeurèrent prosternés devant l'arche depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucune nourriture.

Après la défaite des Israélites devant Hai, les onze tribus qui avaient pris les armes contre celle de Benjamin, voyant qu'elles ne pouvaient tenir contre les soldats de Gabaa, se prosternèrent devant l'arche, et y demeurèrent sans manger jusqu'à la tombée de la nuit.

David jeûna pendant la maladie du premier fils qu'il avait eu de Betzabée, femme d'Uri.

Dans tous les pays, les hommes, en leurs jours d'inquiétude, d'effroi et de tristesse, ont senti le besoin de s'imposer des privations pour éloigner les fléaux ou les douleurs qui menaçaient de fondre sur eux; et il y a bien longtemps que pour détourner le malheur, on a crié vers Dieu, et que l'on a mis des pleurs et des plaisirs sacrifiés entre soi et l'adversité qui avançait.

Le Carême est une commémoration du jeûne de Notre-Seigneur, alors que pendant quarante jours il resta dans le désert. Lui, qui n'avait pas péché, n'avait pas besoin de faire pénitence; mais il était venu pour enseigner aux hommes la mortification, et il voulait que chaque action de sa vie fût un modèle à suivre, un exemple à donner.

Or, la solitude, la retraite, le silence et l'éloignement des affaires du monde, la tempérance et la sobriété, étaient des choses bonnes à enseigner aux hommes.

Dans le bruit, dans le mouvement, dans les agitations de la société, il y a peu de place pour les graves et pieuses pensées; les inspirations qui élèvent l'âme ne viennent pas de la place publique. Elle était dans le désert quand l'esprit du Seigneur le fit monter sur le char de feu... La solitude et le silence ne ressemblent point à la mort: il y a en eux toute une vie pour l'esprit; on dirait que Dieu a permis à des anges de rester au désert pour y converser avec les saints qui viennent y chercher le repos.

Quand d'une promenade de nos villes nous regardons un beau ciel scintillant d'étoiles, quand nous jouissons du calme que la nuit et le sommeil ont répandu sur la cité, notre âme se sent déjà dégagée de beaucoup des liens qui l'attachent aux intérêts du monde... Dans le désert, c'est bien autre chose!... et les ailes qui nous rapprochent du ciel s'y déploient bien mieux!... Là, si vous entendez quelques murmures, c'est le vent qui gémit dans les arbres, c'est le torrent qui gronde dans le lointain; ces bruits sont autrement inspirants que la marche cadencée d'une patrouille qui passe, et que l'impure chanson de quelques gens ivres que l'on renvoie des mauvais lieux.

Ce son doux et plaintif qui sort des rameaux balancés du palmier ou du cèdre, vous semble la voix des amis que vous avez perdus, et qui vous plaignent de n'être pas encore avec leurs âmes; ce bruit du torrent vous fait souvenir de la vie! vos jours sont comme des ondes, vont vite et ne reviennent plus.

C'est donc une chose bonne et salutaire que cette trêve que le Carême commande, que cette séparation d'avec les affaires et les plaisirs..., que cette absence des festins... Hommes vivants dans le monde, nous savons tous les entraînements qu'il y a dans la saison des banquets et des bals; mais c'est de bonne foi que nous le demandons: Est-ce autour des tables, est-ce dans la foule d'une fête, que les grandes pensées nous

viennent? Non; il faut rendre à chaque chose ce qui lui appartient.

Le bruyant tumulte du monde, qui n'est pas sans charme, donne l'étourdissement et parfois l'oubli momentané des peines.

La retraite donne la paix et le saint enthousiasme.

L'un enivre, l'autre élève.

Pour arriver à la grande semaine, à la semaine des douleurs du fils de Dieu, c'est une sainte préparation que le Carême. Pour bien célébrer la Pâque, il faut être pur, il faut avoir des sandales et le bâton du voyageur, il faut être prêt à partir. Les instructions des quarante jours vous apprennent que la mort aime à surprendre les hommes au milieu des festins, et qu'elle se plaît à venir, comme un voleur, frapper les fronts couronnés de diamants et de fleurs...

La religion ne cesse de nous crier: Pour bien faire la Pâque, il ne faut pas trop s'asseoir dans la vie; il faut être debout et rompre avec les délices qui énervent et qui retiennent. Le chrétien est voyageur, la terre n'est pas sa demeure; il ne doit la regarder que comme une hôtellerie que l'on quitte quand on y a dormi; ou comme une tente que l'on a plantée sur le bord du chemin, et que l'on enlève et que l'on replie quand la nuit est passée.

Il ne faut pas nous arrêter avant d'être arrivés à la demeure de notre père.

Et la demeure de notre père, c'est le ciel!...

Voilà ce qui est dit, ce qui est répété chaque matin ou chaque soir aux chrétiens qui viennent se recueillir, se fortifier et se reposer dans les églises pendant la quarantaine de jeûne, de méditations et de prières.

Si le philosophisme, ou ce qui se nomme aujourd'hui le rationalisme, parvenait à donner à la société les mœurs qu'il rêve dans ses idées de perfectibilité et de progrès, toute l'année se ressemblerait, et n'aurait aucun de ces différents aspects que la religion lui donna; tous les mois, tous les jours seraient les mêmes; point de fêtes de sainte allégresse, point de solennités de deuil! l'année, d'un bout à l'autre, serait comme un pays plat et monotone, sans effets de soleil et d'ombre.

La religion entend mieux que cela ce qui convient aux hommes. Elle sait qu'il faut à notre nature légère et inconstante de la diversité, et elle en a répandu sur l'année chrétienne.

Autrefois, rien de plus frappant dans ce pays catholique que l'avènement du Carême après la suite des joyeuses fêtes du Noël, du premier de l'an, des Rois, et de la Chandeleur. La société, le mercredi des Cendres, prenait subitement un tout autre aspect; ce n'était plus le même bruit dans les villes, la même physionomie à la foule: dans les rues, plus de saltimbanques ni de jongleurs; mais des confréries des pénitents et des pèlerins. Le soir, aux carrefours, plus de gaies chansons, plus de danses; mais de pieux cantiques devant les statues de la Vierge ou du saint du quartier... Dans les maisons, plus de festins; mais des repas qui rappelaient, par leur frugalité, les agapes des premiers fidèles... Aussi il y avait, parmi tous ces fervents chrétiens, une vive impatience de voir arriver la belle journée de Pâques, et l'office des alléluia!

Alors, la douce gaieté, fille de l'innocence et de la paix, revenait aux villes et aux campagnes, aux presbytères et aux châteaux; et nos pères, qui avaient jeuné avec soumission, se *décarémaient* avec joie.

Il y a des gens qui s'étonnent que la société devienne triste, qu'elle se fasse sombre, et qu'elle ne rie plus de ce bon rire du vieux temps. Ce changement me paraît facile à expliquer: quand les ondes d'un fleuve n'ont pas de bords arrêtés pour les contenir, elles vont s'étendant de tous côtés, et n'ont de profondeur nulle part.

Il en est de même du plaisir: quand il peut s'étendre également à tous les jours, quand il n'a ni bornes, ni empêchements, il n'a plus de vivacité; on ne lui sourit plus que du bout des lèvres, comme à un hôte qui revient trop souvent chez nous... Ce serait sans doute un bien (religieusement parlant), si cette langueur, cette espèce de dégoût, nous avaient amené la sagesse et le mépris

des vanités des vanités; mais non, jusqu'à présent ce n'est pas la sagesse qui nous est arrivée, c'est seulement l'ennui, et l'ennui n'a jamais été bon ni pour le corps ni pour l'âme.

VICOMTE WALSH

TABLEAU POETIQUE

DES

FETES CHRETIENNES

Par le Vicomte Walsh

1 vol. in-12.....Prix: 50 cts

L'article *Le Carême*, est tiré de ce livre.

LES BEAUTES DE LA FOI.

I

La religion chrétienne comme le divin auteur qui l'a fondée est tout ensemble, pour l'homme, vertu et sagesse, force et lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité: Sagesse, lumière, grâce et doctrine, beauté et vérité pour l'esprit; vertu, force, grâce et beauté pour le cœur.

De là, deux méthodes différentes pour la faire connaître, pour la persuader, pour attirer l'homme sous son empire; c'est-à-dire la méthode qui s'appuie sur les preuves du raisonnement pour démontrer la vérité à l'intelligence; et la méthode qui est toute forte des preuves du sentiment intérieur pour imprimer dans le cœur la force et la beauté du christianisme: l'un tend principalement à captiver la volonté; l'autre a pour but de réveiller l'amour.

Ce n'est pas cependant que la méthode rationnelle perde absolument de vue le cœur, ni que la méthode qu'on peut appeler *méthode sentimentale* néglige de parler à l'intelligence; mais l'une prend la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, et l'autre, au contraire, prend la voie de l'intelligence pour arriver au cœur; et l'une et l'autre méthode, par ces deux voies différentes, tendent au même but, qui est de conquérir ensemble les pensées et les affections, l'esprit et le cœur, c'est-à-dire *tout l'homme* à la religion.

C'est pour cela que d'après saint Paul, qui parle de la nécessité d'une *soumission raisonnable* et d'une *raison soumise à la foi* (Rom., xii), la vraie religion ne se contente pas d'un hommage stérile de l'intelligence ou d'un vague sentiment du cœur; mais elle demande ensemble la sujétion, la captivité, le sacrifice de l'un et de l'autre: elle demande la plénitude d'un consentement qui exclut tout doute, et l'énergie d'un amour qui commande les œuvres; une foi efficacement aimante et un amour invinciblement fidèle.

Telles sont, bien définies, les deux méthodes d'enseignement chrétien, qui avec des moyens différents, tendent à la même fin, pour captiver tout l'homme sous l'empire de la religion. Ces méthodes sont toutes deux bonnes, toutes deux chrétiennes; elles ont été adoptées par les théologiens et par les apologistes dans les divers temps avec un plein succès. Cependant on ne peut nier qu'il ne soit préférable de prendre la voie du cœur pour arriver à l'intelligence, que de prendre la voie de l'intelligence pour atteindre au cœur.

L'affection est un instinct naturel de la créature intelligente qui forme, pour ainsi dire, toute sa force morale. C'est un sentiment énergique de l'âme, qui la possède, la domine, la fascine, et plus d'une fois lui tient lieu de démonstration, et, plus que le froid raisonnement, fait incliner l'intelligence à la volonté et conduit à la conviction. En effet, il est plus facile de croire à ce que l'on aime, que d'aimer un objet auquel on croit. C'est là un des effets de la grâce et de la foi, dont nous recevons le germe précieux dans le baptême. C'est cette inclination pour pratiquer, choisir et aimer les grandes vérités, qui sont proposées à notre croyance, devenues plus fa-

ciles à croire à mesure qu'elles nous sont plus chères.

C'est pourquoi les apologies les plus efficaces de la foi et de la vertu ne sont pas tant celles qui les font croire que celles qui les font aimer; parce que la croyance et la morale chrétienne ne commencent à devenir suspectes à l'esprit qu'après qu'elles ont commencé à devenir incommodes et odieuses au cœur.

Toute erreur, comme tout péché, a son principe éloigné en une secrète haine pour la vérité ou pour le précepte qui les condamne. Si cette haine cesse, l'homme est plus qu'à moitié déjà gagné à la vérité ou à la vertu. Ainsi, en matière de religion, il est nécessaire de tendre à gagner le cœur tout entier et de rendre les dogmes aimables pour les faire croire, en même temps que les préceptes pour les faire pratiquer.

II

L'enseignement religieux, qui a pour but principalement d'arriver au cœur, est plus conforme au besoin du siècle présent.

Or, cette tactique, qui a réussi extraordinairement en tous les temps, semble singulièrement convenir au XIX^e siècle. Parce que, soit que, par le raisonnement, à force d'avoir combattu la religion durant tout le cours de ce siècle, est devenu suspect indirectement, dans ceux qui s'occupent à la défendre, comme dans la bouche des imposteurs auxquels on ne croit guère, lors même qu'ils disent la vérité; soit que, depuis le XVIII^e siècle, les plus illustres apologistes de la religion de vérité, l'aient vengée de toutes les erreurs en développant toutes les preuves rationnelles, le moment est venu naturellement d'exposer les preuves du sentiment pour faire triompher la religion d'amour de toutes les antipathies. Il est certain que notre siècle n'est pas très-engoué de la polémique purement rationnelle, des discussions abstraites capables d'occuper l'esprit; mais il va droit principalement au beau positif, à la vérité pratique, susceptibles de satisfaire aux besoins du cœur.

C'est là le motif et la cause de l'immense succès obtenu au commencement de ce siècle par l'ouvrage de Chateaubriand, intitulé: *Le Génie du Christianisme*. La critique la plus indulgente ne saurait certainement dissimuler que cet écrit, si répandu, manque de solidité et, qu'en dépeignant avec les plus belles couleurs les beautés de la religion, il est bien loin d'en représenter les vérités environnées des plus fortes preuves. Mais il est clair que l'illustre auteur a deviné avec un sens exquis et beaucoup de philosophie les goûts et les besoins de son époque, en lui offrant un livre capable de les satisfaire. C'est pour cela qu'il a été lui-même si honoré et si bien apprécié par ses contemporains, et son ouvrage a pris une place distinguée parmi ceux qui ont le plus mérité de la religion et de l'humanité.

D'autant plus qu'une longue et heureuse expérience établit la conviction profonde que: la jeunesse des temps actuels tend à se réfugier dans le sein de la religion, comme dans un port tranquille et favorable après de longues et malheureuses tempêtes.

Nous avons vu et nous voyons chaque jour un grand nombre de jeunes gens qui, par défaut d'instruction religieuse, ne connaissent et ne croient de la religion que ce qui, suivant leur expression, peut s'écrire sur l'ongle de l'un de leurs doigts; voilà ce qui est nécessaire pour les faire arriver de loin à la foi catholique; voilà pour quoi tant de personnes n'ont pas tardé non-seulement à revenir à la religion: aussitôt qu'elles ont commencé à connaître et à goûter, autant qu'il est possible, les beautés, le génie, la sublimité, la grandeur, et surtout la raison que ces plus grands mystères ont la profondeur impénétrable de la nature divine; mais encore qu'ils satisfont les besoins les plus certains et les plus communs de la nature humaine: et sans qu'il soit nécessaire de disputer avec eux sur chacun des dogmes chrétiens: travail long et ingrat, souvent stérile, infructueux; ils y ont cru et les ont aimés. Souvent ce fut le fruit de la grâce, car la vraie foi est un don de Dieu. Ces

simples faits ont constaté que lorsque le cœur s'attache à cette ineffable opération divine, on arrive avec plus de facilité à captiver l'esprit ; et la conquête de l'homme par la voie de l'amour est plus rapide et plus sûre.

Parce que, encore, pour le dire en passant, de nos jours, on retire d'autant moins de fruit des prédications simplement rationnelles, que certains prédicateurs ont la prétention de vouloir convaincre l'incrédulité en transformant leur fauteuil d'écrivain en chaire catholique, et le temple saint en académie profane. Lorsque les incrédules daignent entrer une fois, souvent par hasard, dans l'église, ils ne se contentent pas de consacrer une simple demi-heure à écouter des raisonnements arides sur la religion ; mais ils se gonflent et s'enorgueillissent de se voir eux-mêmes l'objet d'une discussion publique et solennelle. C'est à la religion qu'il appartient de commander comme une reine majestueuse ; et par la manière de la défendre on la fait descendre au contraire, au misérable rang d'une coupable qui se défend ; par là, elle perd beaucoup dans l'estime des fidèles, sans rien gagner dans les esprits mal disposés pour elle. Ah ! combien pour les uns et pour les autres, il vaut mieux le discours qui, autant qu'il est possible fait connaître les fondements, la grandeur, la sublimité, la grâce d'un dogme, que celui qui n'est qu'une froide réfutation des erreurs opposées à ce dogme ! Il est beaucoup plus avantageux de mettre en évidence les magnifiques et profondes méditations des saints Pères, que de combattre Rousseau et Voltaire, dont les seuls noms autant que les erreurs, ainsi présentés, quoique condamnés par l'Eglise, sont une sorte de profanation pour les oreilles chrétiennes et contristent la piété. Au lieu de mépriser l'incrédulité et de la reléguer au loin des temples saints, on la fait connaître en la réfutant, on la ravive ; bien plus, trop souvent on la confirme dans ses délirés et dans ses travestissements.

III

Une autre disposition du siècle actuel, à l'égard de la religion : c'est le désir de la connaître intimement.

Mais de la disposition dans laquelle sont actuellement les esprits envers la religion, et qui vient d'être signalée plus haut, il naît une autre disposition non moins grave et non moins digne de frapper les yeux des écrivains occupés de matières religieuses. C'est qu'en ces sortes de matières, toute la société est devenue plus malicieuse et plus difficile à contenter. Elle est, en effet, dans une sorte de disposition qui la porte à n'admettre que les vérités, présentées sous un aspect de solidité, de grandeur, d'importance, jusque parmi les classes et le sexe, au sein desquels il semblerait n'y avoir craint d'autres excès que la crédulité ou la superstition. Il n'est pas rare aujourd'hui de trouver parmi le peuple quelqu'un qui mette à nu les dogmes religieux et en tire les conséquences morales ou ascétiques pour la réforme du cœur ou pour l'aliment de la piété. Il est étonnant comme on approfondit aujourd'hui les principes, les fondements, les rapports et les conséquences. Cependant, il ne faudrait pas décider, sur cette disposition des esprits à approfondir les choses, qu'il y a progrès et avantage en faveur de ce siècle dont il puisse se prévaloir contre les siècles déjà écoulés. Il suffit de l'indiquer comme un fait dont la réalité saute aux yeux de tout le monde et dont on trouve l'aveu dans toutes les bouches ; presque dans toutes les conversations on dit : " Aujourd'hui, on chercherait en vain dans les classes de la société les moins élevées cette simplicité heureuse des temps anciens, et qui a disparu pour céder la place à une avidité maniaque de tout connaître, de tout pénétrer et de se mêler à l'essence et à l'esprit de toute vérité. "

C'est donc un fait, dont on atteste l'existence tout en déplorant son excès, que les intelligences chrétiennes semblent aujourd'hui avides d'un nourriture plus solide et plus substantielle : et qui a besoin qu'on lui propose les pratiques de dévotions et les pensées de piété sous

un point de vue capable de lui en faire sentir la grandeur, le prix, l'importance, leur corrélation avec les doctrines de la foi ; autrement, on s'expose à les lui faire envisager avec une impassible indifférence.

IV

Les saints pères ont expliqué amplement les mystères de la religion. — Conséquences de l'abandon de leur méthode en écrivant les ouvrages de piété.

Comment ont procédé déjà les saints Pères de l'Eglise, et en particulier saint Basile et saint Jean Chrysostome parmi les Grecs ; et parmi les Latins, saint Augustin, saint Ambroise, saint Pierre Chrysologue, saint Léon et saint Bernard ? Leurs homélies, monuments immortels et inimitables de profondeur et d'élévation, d'éloquence et du génie chrétien, n'étaient que les prédications ordinaires qu'ils adressaient au peuple fidèle ; cependant elles contenaient les mystères de la religion développés dans toute leur magnificence, dans toute leur sublimité, dans toute leur élévation. C'est ainsi que ces hommes éminents travaillaient non seulement à défendre les dogmes chrétiens contre les erreurs et les sophismes de l'hérésie : mais encore à faire sentir aux fidèles toute la majesté divine ; et par cette méthode d'instruction, large, positive et tout à la fois noble et élevée, ils les initiaient à tout ce que la religion a de plus grand et de plus sublime ; ils les faisaient entrer dans l'esprit des saints mystères, dans l'auguste profondeur de la foi ; par là, ils n'attiraient pas seulement à la religion l'acquiescement de leurs auditeurs, mais leur estime, leur admiration, leur amour.

C'est pour cela encore que l'ascétisme et la piété des saints Pères sont non seulement si purs et si respectables, mais si solides, si magnifiques, si attrayants, c'est-à-dire qu'ils sont remplis naturellement des dogmes, des mystères de Jésus-Christ, exposés dans toute leur étendue.

Mais depuis on abandonna ces modèles de l'éloquence chrétienne, pour étudier avec plus de soin et plus d'attention les modèles de l'éloquence païenne ; dès lors, comme à la naissance du luthéranisme, commence à prévaloir, parmi les écrivains catholiques, le déplorable usage de traiter la morale et l'ascétique chrétiennes en dehors du cercle des dogmes et des saints mystères ; qu'est-il arrivé de plus à cause de cela ? A l'éloquence si mâle et si tendre, si élevée et affectueuse des anciens orateurs chrétiens, qui, dans le fond, n'était que l'effusion naturelle et spontanée de l'esprit et du cœur, pénétrés des grandes vérités de la foi, fut substituée l'éloquence si froide, si mesquine des rhéteurs profanes, qui n'est qu'un tissu de phrases et de figures : avec une grande ostentation formée et composée artificieusement sur le règlement des classiques païens. Aux incomparables traités ascétiques des saints Pères, où sont admirablement exposés les mystères de Jésus-Christ et l'œuvre ineffable de sa grâce, où, les sentiments et les pratiques, qu'on veut inspirer à l'âme fidèle, sont fondés sur la doctrine si élevée des divines Ecritures, ont succédé des livres de dévotion, comme ceux qui portent le titre de : *Conduite pour passer saintement le temps de l'Avent, de Noël du Carême, de Pâques, de la Pentecôte, de la Fête-Dieu, etc.*, etc. On dirait que les auteurs de ces livres se sont proposé de résoudre le problème suivant : *Trouver le moyen d'écrire beaucoup sur un mystère sans rien dire absolument ;* parce que, riches en paroles et en phrases, ils sont extrêmement pauvres d'idées et de doctrines ; tendres dans leurs expressions et pleins d'afféterie dans les sentiments ; tout à fait préoccupés de suggérer des pratiques de dévotion, excellentes en leur lieu et temps, mais pour la morale et la piété véritables, ils n'atteignent aucunement à l'exposition nette des saints mystères ; c'est-à-dire qu'ils ont la prétention de réformer sans instruire, d'embraser les cœurs sans les éclairer. C'est pour cela qu'ils sont de peu de monde ; qu'il y en a moins encore qui les goûtent, et presque pas qui tirent quelque fruit de leurs discours.

Il y en a peu qui expliquent simplement les mystères de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. Aussi, dans tous ces livres où l'on a abandonné la méthode des saints Pères, vous chercherez vainement la saine théologie, les figures, les prophéties, les grandes fins et le but de ces mystères, le lien qui les unit ensemble, la belle et sublime harmonie que les Pères nous ont léguée sur les temps anciens, sur le présent et pour l'avenir, sur la sagesse, la puissance et la gloire de Dieu, et le salut, la perfection et le confort de l'homme, combinés ensemble dans un enseignement magnifique, plein d'amour ; malgré eux, c'est à peine s'ils parlent, par exemple, de la naissance, de la passion, de la mort du Seigneur et des douleurs de son auguste Mère, et s'ils en parlent, c'est d'une manière trop humaine. Ils leur attribuent leurs propres sentiments, peu dignes d'un Fils qui a un Dieu pour Père ; et d'une Mère qui a un Dieu pour Fils. Et, par ce moyen, les grands mystères de la religion, sous la plume de ces écrivains plus pieux et mieux intentionnés qu'habiles, perdent beaucoup de leur dignité, de leur grandeur, de leur importance et de leur efficacité pour exciter le sentiment religieux et en recommander la pratique parce que *pour élever le cœur de l'homme* (Psal., LXXIX), il est nécessaire de l'élever à une grande intelligence, et de le faire entrer dans le toute-puissance du Seigneur (Psal., LXX) ; pour lui inspirer de nobles sentiments, il est nécessaire de lui fournir et suggérer des idées sublimes. Et l'enthousiasme du cœur n'est jamais plus durable et efficace, que lorsqu'il est soutenu et animé par l'excitation de l'esprit.

V

Sujet et occasion de ce livre. — Contre-temps de la première édition. — Admirables circonstances de cette édition.

Maintenant que nous sommes pénétré qu'il est nécessaire de traiter la religion de manière à la faire connaître solidement et sincèrement aimer, il y a plusieurs années que nous étions occupé à méditer et préparer une explication à la fois ample et affectueuse, selon la méthode des saints Pères, sur les principaux mystères du Verbe de Dieu fait homme et de sa très-tendre Mère. Et telle est l'importance que nous avons attachée à ce travail, que lui seul forme l'objet de tous nos efforts, de toutes nos recherches, de toute notre application ; et l'unique ambition qui nous domine, l'unique grâce que nous demandons à Dieu, avec une sorte d'importunité, après celle du salut éternel qui doit la précéder, moyennant que nous ayons vie et santé pour arriver à notre but ; et nous mourrions content s'il nous est possible de laisser après nous ce signe de notre passage sur la terre.

Nous étions d'abord dans la crainte qu'un tel travail fût au-dessus de nos forces, à cause de l'idée de perfection que nous nous en étions faite dans nos esprit et qui était réellement nécessaire ; mais la bonne volonté, le zèle pour la religion et le sentiment profond de dévouement dont nous nous sentions pénétré pour la véritable Eglise étaient le principal élément de notre travail ; et s'il y manque quelque chose, nous supplions de croire que nous sentons vivement ce qu'il y manque du côté du génie, de l'érudition et du style, pour pouvoir établir une œuvre qui corresponde complètement au goût et aux besoins du siècle dans le sujet important que nous avons traité. Ce que nous envisions seulement, et qu'avec l'aide de Dieu nous avons essayé d'atteindre, c'est d'ouvrir le chemin à de plus nobles génies, et de leur donner l'impulsion à parcourir la même carrière avec un plein succès pour la gloire de la foi et l'utilité des fidèles : but que nous ne pouvions que désirer et que nous croyions réservé à d'autres d'atteindre.

Or, tandis que nous étions préoccupé de cette idée et de cette grande étude, non moins utile et agréable pour celui qui la fait que pour ceux à qui en sont réservés les avantages, voilà que la pieuse Société de l'Institut catholique est venue nous prier d'écrire un petit livre sur le *Mystère de l'Epiphanie du Seigneur*, pour le distribuer pendant l'octave que ces

zélés confrères célèbrent toutes les années à l'occasion de cette grande solennité. C'était sur la fin de l'année 1837 qu'eut lieu cette proposition, et le livre devait être composé et imprimé pour le 6 janvier suivant : nous fîmes donc tous nos efforts pour éviter ce travail précipité ; mais l'autorité du personnage qui le sollicitait, la nature du sujet si conforme à notre projet et à notre application, et encore plus la promesse de prompts secours pour les matériaux opportuns sur ce point comme sur les autres mystères de Notre-Seigneur, nous firent baisser la tête et consentir ; mais non sans une secrète crainte que notre écrit entrepris à l'improviste et avec si peu de temps devant nous, resterait beaucoup au-dessous de son sujet et du but proposé par ceux qui se l'imposaient.

Cependant, à peine avions-nous commencé de divulguer notre opuscule, que les encouragements les plus louangeurs vinrent de tous côtés pour nous rassurer. Nous vîmes cet essai incomplet et si peu soigné, et qui, sans aucune perfection typographique, présentait toutes les marques d'une œuvre exécutée avec précipitation, être recherché avec empressement par une multitude de personnes, lu avec plaisir, et jugé avec une indulgence plus grande qu'aucun autre de nos écrits précédents. Et malgré que l'amour naturel d'un père pour ses enfants, quelque informes qu'ils soient, puisse l'aveugler sur leurs, je ne fus point aveugle moi-même jusqu'à ne pas comprendre que la plus grande partie de ce succès était due au manque d'un *Traité* sur un si grand et si tendre mystère ; et la religion du peuple romain auprès duquel tous les livres de piété sont assurés d'avoir un accueil empressé. Plusieurs hauts personnages aussi zélés que savants eurent également la bonté de vouloir nous persuader que la méthode que nous avions suivie avait redoublé l'intérêt du livre ; certes, nous n'avions en que la prétention de faire un tout petit livre de dévotion ; et dès ce moment nous avions réussi à émettre une tendre *apologie de la foi*, capable non-seulement de la réveiller et de la faire aimer pour toujours dans le cœur de ceux qui ont le bonheur de croire ; mais encore de la faire admirer, désirer et respecter de ceux qui ont le malheur de ne pas croire.

C'est alors encore que les mêmes personnes, incapables de flatterie à notre égard, insistèrent auprès de nous enfin qu'en conservant la même méthode, nous refondissions entièrement notre livre pour y faire des augmentations considérables, et l'orner, l'enrichir d'un grand nombre d'autres faits tirés des saintes Ecritures ; et enfin de changer le titre primitif en un autre titre, capable de faire connaître au premier coup d'œil tout l'esprit de l'ouvrage, de lui donner une plus grande importance, d'insinuer le désir de le lire, non-seulement pendant l'octave de l'Epiphanie, mais encore pendant le cours de l'année, et singulièrement dans les jours de tentation et de danger ; pendant lesquels le cœur sent plus que jamais le besoin de se prémunir et de se fortifier dans les délicieuses saintetés de la foi.

Or, voilà que nous avons essayé de faire pour le mieux dans cette dernière édition ; c'est pour cela que notre livre sur l'Epiphanie du Seigneur a été publié sous le titre de *BEAUTÉS DE LA FOI*, dans un format différent, et il contient la moitié de plus de matière qu'il n'y en avait dans la première édition.

VI

Objet de cet ouvrage. — Mystères qu'on y explique.

Qu'on ne croie pas retrouver ici les arguments des théologiens et des apologistes sur la nécessité et sur les fondements de la foi en général, et en particulier sur la vérité du mystère de l'Epiphanie. Les personnes pour lesquelles nous avons eu principalement en vue d'écrire, sont celles qui ont déjà le bonheur de croire. De telles discussions étant à cette heure oiseuses et superflues, c'est assez si nous nous sommes appliqué à expliquer ces saints mystères avec la plus grande simplicité et charité, et en particulier la noblesse, la magnificence, la beauté, la grâce du mystère

de l'Épiphanie. Car c'est ici la manifestation ineffable au peuple païen du Verbe de Dieu fait homme, et leur première vocation à la sainte lumière de la vraie foi ; c'est pour cela que nous avons pris pour sujet d'insister sur la foi en général, afin d'en faire sentir davantage le prix et de la rendre aimable et chère.

Quant à la morale qui ressort de ce mystère, nous nous sommes proposé d'en traiter suivant la même méthode, et, puisque ce thème constitue la différence de méthode, nous avons résolu de faire ressortir de l'exposition même de nos doctrines la confiance et l'amour. Ah ! le cœur de l'homme est si faible et si timide ! La confiance en Dieu doit être le moyen le plus facile de le réconcilier avec Dieu même et de le conduire à s'imposer des privations et des sacrifices pour lui-même.

En un mot, nous avons écrit avec l'idée de faire sentir par une voie meilleure à l'âme chrétienne la grandeur, l'amabilité de la véritable religion, dans l'un de ses plus sublimes et plus tendres mystères ; de confirmer par là sa foi, et l'amener à vénérer la vérité de ses enseignements avec la sainteté de ses œuvres.

Mais peut-on parler de la grâce de la Foi, et se taire sur les mystères par le moyen desquels celle-ci comme toutes les autres grâces sont arrivées jusqu'à nous ? L'Évangile lui-même fait mention expresse et particulière du concours de la Vierge Marie dans la première manifestation du Verbe incarné pour les enfants des hommes. Nous ne pouvions donc séparer ce que l'Esprit-Saint lui-même a réuni. Voilà pourquoi nous avons consacré, dans cet écrit, plusieurs Lectures à méditer et considérer l'action coopératrice de la plus excellente, de la plus sainte, de la plus affectueuse de toutes les créatures, de la très-pure Mère de Dieu fait homme. Car cette action coopératrice apparaît, en un jour tout particulier dans la Révélation des Rois Mages, et dans la Vocation à la foi et dans la prédestination au salut de tous les hommes. Et encore, ces pieux mystères étant le fondement de la foi, sont plus propres à faire sentir particulièrement le prix, la douceur, les délices de la confiance et de la dévotion que les vrais chrétiens ont toujours professée et professent encore pour Marie ; et le charme et la grâce que cette dévotion répand sur les pratiques de la foi.

VII

Usage de la partie doctrinale et historique des saintes Écritures.—Importance de cet usage
Protestation de l'auteur.

Mais la grotte de Bethléhem, avec les augustes personnages qu'on y trouve, est comme une scène mystérieuse et théâtrale, qui laisse entrevoir au spectateur tout ce qui se passe intérieurement aussitôt que la toile est levée. L'homme profane, l'homme pusillanime, abandonné à la force de la raison, n'y aperçoit rien de grand, de majestueux, de divin, si la foi n'enlève au moins une partie du voile qui recouvre de si grands mystères qu'on peut à peine comprendre. C'est ici l'une des circonstances dans lesquelles on vérifie à la lettre les aveux du Saint-Esprit. *La seule foi dans les mystères peut en donner l'intelligence. NISI CREDIDERIS NON INTELLIGES (Isa., VII Juxta LXX.)* ; c'est de Dieu que vient toute lumière avec laquelle l'homme va à la recherche de la sainte lumière de Dieu : *In lumine tuo, widebimus lumen. (P. xxv.)*

Or, de même que cette lumière ineffable, cette sagesse céleste, cette parole de Dieu qui éclaire tout homme venant dans ce monde, se retrouve premièrement dans la sainte Écriture ; de même dans cette Écriture auguste on doit rechercher des lumières pour son explication. C'est pour cela que les deux Testaments, selon l'idée toute païenne de saint Augustin, sont comme deux cors accommodés à l'unisson pour chanter tous deux ensemble les mystères, la grandeur, la gloire de Jésus-Christ. L'Ancien Testament, avec ses figures et ses prophéties, rend témoignage à la vérité des mystères du Nouveau, et les mystères du Nouveau prouvent la divinité, la grandeur des figures et des pro-

phéties de l'Ancien ; comme la lumière de la loi ancienne et la lumière de l'Évangile se prêchent l'une l'autre mutuellement, se recommandent par la grande parole qui est le Verbe éternel de Dieu, objet de toutes les Écritures, *Dies dei eructat verbum (Ps., xviii)* ; et tous les deux concourent à donner l'intelligence de leurs mystères.

On ne peut donc et on ne doit parler des mystères, dont l'Évangile présente le complément, sans rejallir à l'Ancien Testament dans lequel on en trouve la préparation, la figure, la prophétie. L'Église a toujours procédé ainsi, et toute la liturgie n'est qu'un hymne magnifique de gloire formé de strophes prises dans les deux Testaments. Il n'est donc pas convenable de rompre cette harmonie toute divine, établie par le Saint-Esprit lui-même et que l'Église répète continuellement aux oreilles des fidèles : puisque ce serait par là dépouiller les saints mystères de leur grandeur, de leur majesté ; ce serait par là même les détruire en leur imprimant un cachet de trivalité qui ne les rendrait propres qu'à occuper les têtes faibles de quelques femmelettes ou des imbéciles.

Telle est la cause de l'immeuse dégoût et l'ennui intolérable qui, comme nous l'avons observé plus haut, se retrouvent dans la lecture de certains livres de piété, qui ont pour objet les saints mystères. L'auteur y parle le plus souvent de son chef et de son propre esprit. Les passages de l'Écriture sainte y sont très-rare ; et ceux qu'on y cite sont ou mal expliqués, ou indiqués à contre temps et mal accommodés au sens qui leur convient, de sorte qu'ils ne disent rien ou peu de chose au cœur et à l'esprit du chrétien dont ils frappent les yeux et les oreilles. Ils sont adaptés au sujet, plutôt comme remplissage, que pour servir d'appui et de guide. C'est l'homme seul qui parle à l'homme pour prêcher Dieu ; et Dieu n'est point prêché avec fruit si on ne le fait pas parler lui-même. Sa parole seule peut éclairer l'homme, comme sa main droite l'a formé.

A cause de cela, dans cet ouvrage comme dans tous nos autres écrits sur les mystères de la religion, nous nous sommes efforcé d'y mettre du nôtre le moins possible ; et par contre, nous nous sommes appliqué à réunir, à expliquer les passages, les doctrines, la théologie de l'Écriture sur le sujet que nous avons entrepris de traiter ; et surtout d'expliquer l'Écriture avec le secours du meilleur de ses interprètes, qui est l'Écriture elle-même mise en harmonie dans ses textes divers, pour en faire ressortir la gloire et la grandeur de ses mystères.

Non-seulement nous avons fait grand usage de la partie doctrinale et prophétique, mais encore nous avons largement puisé dans la partie historique des saintes Écritures. Or, il va sans dire qu'on y trouvera interprétée dans toutes ses parties, et dans tous ses sens la sainte histoire des Rois Mages, suivant qu'elle a été décrite dans saint Mathieu et qu'on la lit dans la messe durant l'octave de l'Épiphanie. Cette belle partie de l'Évangile nous servira de guide dans l'explication successive des mystères, et même nous y prendrons le texte et le sujet de chaque Lecture.

Les petits livres de la nature de celui-ci, qui est présenté aujourd'hui au public, pour la seconde fois, ont coutume communément d'ajouter à leur sujet des exemples tirés de divers auteurs. Nous n'entendons pas blâmer cette coutume ; mais nous ne croyons pas à notre tour être blâmable, pour avoir préféré à ces exemples tirés des livres des hommes, des exemples tirés du livre de Dieu ; et pour servir à la fois à l'instruction, à la variété et au charme du fidèle, nous avons voulu ajouter à la fin de chaque Lecture les plus belles histoires tirées exclusivement de l'Écriture sainte.

Ces exemples sont le plus souvent une figure ou une prophétie du mystère expliqué à l'endroit où il en est question. C'est pour cela que d'abord nous le rapportons historiquement, en traduisant presque à la lettre le texte sacré qui le contient ; et, ensuite avec l'aide des saints Pères et des interprètes, nous passons à donner le sens spirituel, à découvrir le mystère caché sous le voile de l'admirable simplicité du texte même.

Nous avouons que nous avons pris nous-même un grand plaisir en dépouillant ces saintes histoires : elles sont si belles, si pleines des plus graves pensées enveloppées dans nos grands mystères et d'une instruction si solide ! Elles servent à rendre ces lectures plus variées, plus délectables ; elles aident encore à faire mieux comprendre le mystère principal qu'elles représentent, à répandre une plus grande lumière ; et en même temps, elles servent à faire connaître les richesses spirituelles contenues dans les Livres saints, à faire mieux sentir leur majesté, leur grandeur, leur divinité, et à faire comprendre quel respect il est dû aux œuvres que le Saint-Esprit a inspirées. Certaines, qu'on a l'habitude d'attaquer sont regardées comme de très-petite ou de nulle importance, parce qu'on ne connaît pas bien les mystères qu'elles recouvrent, elles ont cependant, à cause de cela, trouvé place dans le livre des oracles de Dieu, dans le dépôt précieux de la révélation écrite. Mais tant dans l'interprétation de la partie historique des saintes Écritures, que dans celle de sa partie doctrinale et prophétique, nous avons toujours présenté à l'esprit la première, la plus sûre ; la plus universelle et la plus importante des règles pour l'interprétation de ce livre divin, savoir : *qu'il est nécessaire de l'expliquer, de l'entendre, comme l'explique comme l'entend l'Église, à laquelle seulement Dieu a conféré l'insigne privilège d'interpréter infailliblement les oracles qui y sont contenus. Et pour les passages sur lesquelles elle n'a point prononcé, il est nécessaire de consulter l'esprit avec lequel l'Église est dans l'habitude de juger ; de prendre pour règle sa doctrine déjà connue et professée sur d'autres sujets, et de ne point admettre d'interprétations qui ne soient conformes à cette doctrine et à cet esprit.* C'est ainsi qu'ont procédé constamment les saints Pères dont on peut, à cause de cela, adopter avec sécurité les interprétations : tels sont les exemples, telles sont les traces que nous nous sommes efforcé de suivre pour l'usage que nous avons fait de la sainte Écriture dans ce Traité ; enfin, tout ce que nous avons dit ou écrit ici, et tout ce que nous dirons ou écrirons à l'avenir avec l'aide de Dieu, nous le soumettons, comme nos écrits précédents, à l'obéissance, au jugement et à la censure de la sainte Église et du chef visible qui la gouverne.

VIII

Avantages de la doctrine des saints Pères.— Usage qu'on en fait dans ce traité.— Citations en latin.

Après la sainte Écriture, les sources les plus pures et les plus abondantes pour atteindre à l'intelligence et à l'explication des dogmes chrétiens, sont, comme nous l'avons déjà indiqué, les écrits immortels des saints Pères ; de ces hommes éminents qui ont passé leur vie à approfondir la religion avec leur génie, et à la pratiquer dans leurs actions ; et qui l'ont tant illustrée, non moins par la sainteté et par la pureté de leurs habitudes, que par leur prodigieux savoir, par l'immensité de leur érudition, par la force et par le charme de leur éloquence.

C'est pour cela qu'on ne peut voir, sans un amer serrement de cœur, qu'une partie de chrétiens instruits, dominés par une sorte de fanatisme et de fureur pour le classicisme païen, aient, depuis trois siècles, mis hors la loi de l'empire des lettres, et condamné au plus strict ostracisme, les écrits des saints Pères, monument si précieux du christianisme. Mais il semble que l'époque est venue pour ces illustres exilés rappelés de leur long et injuste éloignement, de rentrer dans le monde littéraire ; ils reprendront la place que la sainteté, l'ampleur et la sublimité de leur sagesse leur avaient assignée ; ils éclaireront les intelligences et réformeront la littérature chrétienne.

Déjà, de tous côtés, les éditions de leurs plus fameux écrits sont répandues, autant dans leur idiome naturel que traduits dans toutes les langues vivantes. Et nous-même, voulant concourir pour notre part à cette grande réhabilitation des vrais classiques, des vrais modèles de la sagesse chrétienne, nous allons

faire imprimer une *Bibliothèque choisie* d'une douzaine de volumes in-8° des ouvrages les plus privilégiés des Pères de l'Église latine (qui seront suivis de près d'une semblable collection de ceux de l'Église grecque), pour l'usage seulement de la jeunesse studieuse et chrétienne et de ceux qui ne peuvent pas lire des volumes in-folio, soit à cause de la difficulté de les acquérir, soit à cause de l'effroi que leur longueur inspire.

Mais, en attendant que cette *Bibliothèque* soit mise au jour, nous nous sommes fait un plaisir, dans ce livre, d'y réunir les plus nobles et les plus belles interprétations des saints Pères sur le mystère dont nous traitons ; d'abord, ils aident à le mieux faire connaître ; ensuite, ils servent à faire mieux apprécier l'élevation du génie et de la noblesse d'âme de ceux qui l'ont si magnifiquement expliqué.

Certainement toutes les fois que nous avons exposé leurs doctrines, nous n'avons pas cité leurs paroles ; autrement les citations latines de ce livre auraient égalé la partie destinée à ceux qui sont peu familiarisés avec la langue latine. Mais nous pouvons assurer de n'avoir avancé aucune proposition de quelque poids, qui n'ait son fondement sur l'autorité de quelque passage de l'Écriture sainte ou d'un Père de l'Église ; et si le lecteur connaît familièrement l'usage de ces précieux monuments de la religion, il y connaîtra tout de suite le langage scripturaire ou patrologique, et s'apercevra que la doctrine qui lui est offerte est tirée de ces livres et souvent proposées avec leurs propres expressions. Dans beaucoup d'endroits, nous avons rapporté et exposé longuement les textes de l'Écriture et des saints Pères, et cela pour deux raisons : la première, pour justifier certaines expressions ou certaines doctrines qui, provenant de notre seule plume, pourraient bien être taxées de hardiesse ou d'égarement ; la seconde, parce que nous savons que les textes latins de l'Écriture et des saints Pères plaisent et sont goûtés par les âmes vraiment pieuses, alors même qu'elles ne les comprennent pas entièrement ; par là elles sont assurées que la doctrine qui leur est annoncée a été puisée à une source pure et salutaire. C'est encore pour cela que les livres et les sermons dans lesquels les écrivains ou les orateurs affectent de citer l'Écriture et les Pères en langue vulgaire, sont peu agréables à leurs lecteurs ou auditeurs : ils affectent de ne pas les citer, ou ils les citent à la manière *ultramontaine* qui nous est venue des pays dominés par l'hérésie ; habitude que je serais tenté d'appeler d'autant plus inconvenante et plus bizarre, qu'elle n'ôte pas peu de sa dignité à l'écrivain ou à l'orateur chrétien, et donne à ses paroles un air de légèreté ou de profane nouveauté.

Pour l'avantage de ceux qui n'entendent pas le latin, non seulement nous avons toujours ajouté la traduction des passages cités en cet idiome, mais encore nous nous sommes efforcé d'en pénétrer l'esprit, d'en faire sentir la force, en les paraphrasant aussi amplement que possible. Mais si le lecteur instruit veut confronter la traduction ou la paraphrase avec le texte original, il s'apercevra de l'attention et du soin que nous y avons mis, pour que le texte ne perdît rien de sa dignité et de sa force dans la version, et afin que la version ne dise rien de plus ou de différent de ce que le texte contient selon l'esprit, sinon selon la lettre.

IX

Style et élocution.—Système de ce livre.— Prière de l'auteur.

En ce qui regarde le style, nous nous sommes attaché avant tout à ce qui concerne la clarté ; parce que nous n'avons pas écrit pour l'instruction des savants, mais pour l'éducation des gens pieux. Dans ce but, nous nous sommes efforcé de nous exprimer pour le mieux en un langage ordinaire, intelligible de tout le monde : le langage avec lequel les dogmes de la religion et ses grands mystères sont proposés par la théologie catholique ; sans cependant sacrifier au désir d'être clair, le devoir d'être exact à maintenir certaines expressions qui sont comme consacrées et les seules qu'il soit permis

d'employer alors qu'on traite de certaines vérités. Nous confessons que nous avons constaté quelquefois, qu'il est difficile de rendre claires, et pour ainsi dire populaires, des doctrines abstraites et élevées de leur nature, sans leur faire perdre rien de leur précision théologique. Mais nous serions bien content d'avoir soutenu cette fatigue, si par là nous avions eu l'avantage de mettre à la portée du grand nombre certaines vérités, qui sembleraient être du domaine de la science; et qui, au contraire, aident singulièrement à raviver la piété, à réveiller la foi et à la faire aimer.

Dans l'élocution, nous avons tenu un juste milieu entre la négligence et la trivialité avec lesquelles trop souvent sont écrits les livres de piété: et une recherche d'élégance qui, à force de subtiliser beaucoup sur les paroles, énerve les pensées, éteint le sentiment et détruit la dévotion. En somme, nous avons fait en sorte que la doctrine exposée fût suffisamment claire pour le lecteur indocte, suivant la maxime de saint Grégoire, sans cependant être fâcheuse et désagréable pour celui qui est instruit, si par hasard ce livre lui tombe entre les mains: *Quatenus ejus expositio ita nescientibus fiat cognita, ut tamen scientibus non sit onerosa.* (Homil. 13.)

Nous n'avons pu nous empêcher, de temps à autre, de faire quelques digressions affectueuses, en mode de colloques, de remerciements ou de louange à notre bien-aimé Seigneur Jésus-Christ ou à sa très tendre Mère. La religion est à la fois si grande et si belle, que pour peu que l'esprit s'y applique à méditer ses mystères, il ne peut rester sans émotion ni sans charme au fond du cœur; principalement lorsqu'on traite des mystères de la grotte de Bethléhem: par lesquels la miséricorde, la bonté, l'indulgence, la grâce, la douceur de notre divin Rédempteur apparaissent si visiblement aux yeux de la foi: jusqu'à rendre élogieux les hommes les moins doctes et à toucher au vif les cœurs les plus durs.

Nous avons intitulé *Lectures* les diverses parties de ce livre; parce que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, nos saints mystères n'y sont expliqués que d'une manière simple et naïve: comme pour présenter pour chaque jour la matière d'une demi-heure de lecture édifiante, agréable, sur un mystère ou une vertu, qui sont le principe et le fondement de la religion.

Ensuite, à chaque *Lecture* répond une prière, une oraison jaculatoire chrétienne pour chaque jour, que nous avons placées à la fin du livre: afin qu'il soit loisible à ceux qui ne peuvent suivre l'exercice entier, ou de faire la *Lecture* sans la prière, ou de réciter chaque jour la prière sans faire la *Lecture*.

Maintenant, ô vous qui prenez ce livre en main, sachez qu'il ne me reste qu'à vous prier instamment de vouloir le parcourir dans l'intention avec laquelle il a été écrit: savoir, afin de vous affectionner toujours de plus en plus, de vous fortifier, de vous délecter dans la vraie foi. Que s'il vous arrive de ressentir quelque avantage de cette lecture pour l'édification et pour la force de votre cœur, louez-en et bénissez-en Dieu, duquel dépend tout bien, et dont la grâce seule rend efficace et féconde la parole de l'homme; mais en remerciant la divine piété de ce bien spirituel, n'oubliez pas de lui recommander chaudement le pauvre auteur, faible instrument par le moyen duquel il vous a procuré cette consolation.

R. P. VENTURA.

LES BEAUTÉS DE LA FOI

OU LE HONNEUR DE CROIRE EN

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

ET D'APPARTENIR A LA

VÉRITABLE ÉGLISE

Par le R. P. Ventura

3 volume in-8°.....Prix : \$4.00

(Voir article publié dans une autre page)

LA

SEMAINE RELIGIEUSE DE MONTREAL

LECTURE DU DIMANCHE

Paraissant le samedi et publiée avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Montréal

Abonnement : \$1.00, payable d'avance

BUREAUX A L'ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL

Comité de rédaction : MM. Emard, Bruchési et Archambault.

Pour les abonnements et l'administration, s'adresser à M. l'abbé J. A. Vaillant

LA SEMAINE RELIGIEUSE DE QUEBEC

PUBLIÉE AVEC L'APPROBATION DE

S. E. LE CARDINAL TASCHEREAU

Propriétaire-rédacteur : M. l'abbé D. Gosselin, Curé du Cap-Santé.

Prix de l'abonnement : \$1.00 par an payable d'avance.

La publication des *Semaines religieuses*, prend une importance de plus en plus grande dans les divers diocèses, et ces bulletins hebdomadaires sont vraiment intéressants, non seulement pour les ecclésiastiques, mais encore pour les communautés et pour les familles, où elles fournissent les nouvelles religieuses courantes, et de plus d'excellentes lectures, soit sur des sujets de piété, soit sur des trait capables d'occuper régulièrement les moments de loisir du dimanche ou de la semaine.

Un abonnement à la *Semaine religieuse* est un excellent moyen de faire aimer les bonnes lectures et de détourner des mauvaises. Chaque famille devrait recevoir cette pieuse et utile publication.

Les Parfums des Pères de l'Eglise

GRECQUE ET LATINE

"Un des résultats les plus satisfaisants de la science moderne, nous dit Mgr Freppel, c'est d'avoir dirigé l'attention des esprits vers l'étude des Pères. En dépit des préjugés que l'ignorance ou la mauvaise foi avait su répandre au siècle dernier, tout le monde a fini par reconnaître qu'il serait honteux pour une société d'ignorer ceux qui l'ont initiée à la justice et à la vérité. De louables efforts ont été faits depuis cinquante ans pour ramener parmi nous le goût de ces saines et fortes études, et l'on a vu des plumes haïques payer à nos gloires religieuses le tribut d'admiration qu'elles méritent. On ne saurait se dissimuler, que cette voie est à peine frayée, et il s'en fait bien que la littérature chrétienne soit connue du grand nombre au même degré que celle de la Grèce et de Rome."

C'est ainsi que l'illustre évêque d'Angers nous révèle l'importance de l'étude des Pères, et nous signale le mouvement qui s'opère dans les esprits, pour les ramener à ces fortes et saines doctrines.

Le pape Clément XIV écrivait lui-même à un prêtre de son temps: "Vous ne lisez pas assez les Pères de l'Eglise, et il est facile de le remarquer dans vos discours comme dans vos écrits. Savez-vous qu'ils sont l'âme de l'éloquence chrétienne, et que, semblables à ces arbres féconds qui ornent les jardins en même temps qu'ils les enrichissent, ils donnent abondamment des fleurs et des fruits? L'Eglise se glorifie de produire leurs ouvrages comme autant de monuments de victoires qu'elle a remportées sur ses ennemis; et le chrétien éclairé doit faire ses délices de leur lecture. Plus on les approfondit, plus on les trouve lumineux." Ces paroles du Souverain-Pontife peuvent aussi s'adresser aux membres du clergé

contemporain: on connaît, en effet, très-imparfaitement les ouvrages des Pères de l'Eglise.

Le but que nous nous sommes proposé dans notre travail, consiste à initier les élèves du sanctuaire de l'orateur sacré à l'étude des Pères, de ces maîtres de l'élégante littérature, de la haute théologie et de la grande éloquence, en donnant une notice de leur vie, une analyse complète de leurs ouvrages et plusieurs fragments de leurs écrits les plus éloquentes. L'Écriture Sainte est le testament sacré par lequel Dieu a scellé l'alliance du ciel avec la terre, l'organe primitif par lequel nous sont communiquées les volontés du Législateur suprême. Les écrits des saints Pères nous en exposent le commentaire le plus solide et le plus éloquent. Si les livres du prêtre doivent être les dépositaires de la science et de la doctrine, il doit lui-même acquérir ces trésors pour les transmettre aux autres. Unis à l'Écriture, les ouvrages des Pères, consacrés par la sanction solennelle que l'Eglise leur a donnée, composent cette chaîne auguste de la Tradition, qui s'est maintenue dans sa majestueuse unité, au milieu des attaques du schisme et de l'hérésie. Ils fondent les titres augustes de notre croyance, en nous faisant remonter le fleuve de la Tradition jusqu'à la source même de l'Infaillibilité, qui est Notre-Seigneur Jésus Christ.

O vous, jeunes orateurs, qui brûlez de la noble ambition de servir la cause de Dieu et de conquérir des âmes à la vérité, abandonnez toutes ces productions modernes, dénuées de vie et de lumière, qui ne contiennent que des phrases sonores, un enseignement sans substance et sans fruit, qui ne s'adresse ni à l'intelligence ni au cœur, et livrez-vous avec ardeur à l'étude sacrée de la tradition catholique.

Les Pères de l'Eglise sont les modèles que doivent sans cesse imiter les ministres de la parole sainte: il sont la source où doit toujours puiser l'orateur sacré.

"Les Pères de l'Eglise, auxquels Dieu a donné une lumière, une grâce particulière pour expliquer ses oracles, à l'imitation des Apôtres, et particulièrement de saint Paul, se sont appliqués, dans leurs sublimes prédications, à développer les faits de l'Écriture-Sainte, et particulièrement de l'Évangile, dans ses quatre sens en même temps: dans le sens littéral, dans le sens mystérieux, allégorique prophétique. C'est pour cela que leurs sermons, leurs homélies sur ces sujets sont des instructions solides, magnifiques, sublimes, sur la religion et sur les grandeurs du christianisme.

"En lisant ces homélies et ces sermons, on y apprend l'harmonie ineffable des deux Testaments, l'accomplissement successif des prophéties, les analogies du passé avec l'avenir, du corporel avec le spirituel, du dogme avec le précepte, de la loi avec l'Évangile, de la Synagogue avec l'Eglise. Ces grands hommes ne se sont pas arrêtés à la lettre; ils sont entrés dans l'esprit du livre de la nonne NOUVELLE ils ont levé un coin du voile mystérieux qui le couvre, et ils nous indiquent les richesses de la sagesse, de la puissance, de la bonté de Dieu, qu'il a plu au Saint-Esprit d'y enfermer. Ils nous font connaître Jésus-Christ par la grandeur de ses mystères, par l'excellence de ses doctrines, par l'efficacité de ses sacrements, par les caractères de son Église, par les pieuses industries de son amour, par la condition heureuse de ses disciples, par la générosité de ses récompenses.

"A l'aide d'une éloquence fille de la conviction et du génie, ils combattent tous les vices, ils persuadent toutes les vertus; ils mettent à nu toutes les misères, toutes les plaies de l'âme, et indiquent les baumes divins, les remèdes célestes qui peuvent les guérir. Ils tonnent contre les esprits rebelles aux attraits de l'amour infini, et ils les menacent de la sévérité de la justice infinie. Mais ils ne font tout cela qu'à l'occasion de nous expliquer quelque trait de la vie du Seigneur; En sorte que les Pères commentent toujours leur prédication par Jésus-Christ; ils l'ont toujours en vue, ils l'ont toujours sur les lèvres, parce qu'ils l'avaient dans le cœur. Tous leurs morceaux oratoires ne sont d'abord que le développement d'un de ses mystères,

d'où ils tirent ensuite, comme des conséquences de leurs principes, leurs grandes leçons de morale. Ce sont de beaux commentaires du Livre divin, dans lequel l'instruction qui éclaire l'esprit précède toujours l'exhortation pour la réforme du cœur. Mais en nous présentant des instructions variées, agréables, mais solides et bien raisonnées, ils nous offrent, sans en avoir l'air, une apologie complète, magnifique, lumineuse de la religion chrétienne, adaptée au besoin de tous les temps, au goût de toutes les âmes, et que tous sont dans le cas de recevoir, de comprendre, de retenir, pour leur instruction et pour leur amendement.

"Il n'est donc pas étonnant que les chrétiens de leur époque, nourris par un aliment si substantiel, fussent si vigoureux dans la foi, si éclairés dans la science divine de la religion, et qu'ils fussent à même de comprendre et de goûter les sublimes choses que les Pères leur prêchaient, et qui fatiguent aujourd'hui l'intelligence des savants. Mais, hélas! depuis longtemps on a abandonné cette manière d'expliquer l'Évangile."

Écoutez encore, au sujet de l'étude des Pères, la voix d'un judicieux critique dont le témoignage est d'une incontestable valeur: "Quelque matière que le prédicateur ait à traiter, nous dit Rollin, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Pères grecs et latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière, non-seulement les principes et les conséquences, les vérités et les preuves, les règles et leur application, mais encore les pensées et les tours; en sorte, ajoute cet écrivain, qu'un orateur, assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fond d'autrui." Il conclut par ces mots: "On ne peut donc trop inculquer aux jeunes gens la nécessité de prendre pour maîtres et pour guides les saints Pères avant que d'instruire les autres."

Ce que dit Rollin des Pères de l'Eglise, saint Augustin l'avait dit des Saintes Écritures. "Celui qui veut parler sagement doit parler le langage de l'Écriture, et plus il est lui-même pauvre d'expressions, plus il doit être riche des termes de l'Écriture, afin que, dans sa pauvreté d'élocution, l'autorité des paroles graves lui donne du poids."

C'est dans l'étude assidue des écrits des Pères de l'Eglise que se sont formés les Bourdaloue, les Massillon et les Bossuet. C'est à cette source féconde et inépuisable qu'ils ont puisé cette admirable éloquence qui les éleva au premier rang dans la chaire sacrée. L'illustre évêque de Meaux, nous dit un chroniqueur de son temps, ne voyageait jamais sans être escorté de Tertullien et de saint Augustin.

On a donné le nom de *Pères de l'Eglise* aux écrivains dogmatiques qui, en dehors du corps des Evêques, légitimes successeurs des Apôtres, passaient pour les témoins de la doctrine transmise par l'antiquité ecclésiastique: ils sont indubitablement le plus sûr garant de la doctrine primitive de l'Eglise. Pour conférer le titre éminent de Père de l'Eglise, on exigeait les conditions suivantes: l'antiquité, l'orthodoxie de la doctrine, la sainteté de la vie et l'approbation expresse ou tacite de l'Eglise.

L'Eglise n'accordait que très-difficilement ce titre d'honneur: elle l'a refusé constamment à plusieurs écrivains célèbres qui avaient cependant rendu à l'Eglise de signalés services, tels que Tertullien, Origène, Lactance, Eusèbe, évêque de Césarée; Théodoret, évêque de Cyr, etc. Le motif qui l'a déterminée à cette exclusion, c'est que ces auteurs, malgré leur incontestable valeur littéraire et leur piété, n'ont pas constamment et partout expliqué et défendu la doctrine chrétienne selon l'esprit de l'Eglise. On leur a conféré le titre d'auteurs ecclésiastiques, *scriptores ecclesiastici*, et on ne les a reconnus que comme de savants témoins de la vérité.

Les écrivains qui joignirent plus tard aux qualités des Pères de l'Eglise, l'éminence de la science et se signalèrent dans les luttes mémorables de l'orthodoxie, reçurent le titre de docteurs de l'Eglise, *Doctores Ecclesiae*. Il fallait donc, pour jouir de ce titre, réunir les qualités suivantes: une science éminente,

une doctrine orthodoxe, la sainteté de la vie et la déclaration expressée de l'Eglise. Ici, l'antiquité, une des conditions requises pour la dignité des Pères de l'Eglise, était remplacée par la supériorité du savoir, *eminens eruditio*.

Cette dernière condition figure pour la première fois, dans un décret de Boniface VIII, de 1298, où ce pape donne surtout le nom de *grands docteurs* aux quatre Pères latins : saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme et saint Grégoire, en ordonnant qu'ils recevront dans l'Eglise un culte particulier, "afin que, dit-il, ils se sentent d'autant plus honorés par l'Eglise qu'ils ont eux-mêmes donné à l'Eglise plus de lustre que les autres." *Ut ab eâ (Ecclesiâ) tanto propensius honorari se sentiant, quanto ipsam præ cæteris excellentius illustrarunt.*

Outre les quatre noms que nous venons de citer, on compte parmi les docteurs, tacitement ou expressément reconnus, les auteurs grecs suivants : saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme et saint Jean Damascène ; et parmi les Latins : saint Léon-le-Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, saint Bernard depuis 1830, saint Hilaire depuis 1852, et saint Alphonse de Liguori depuis 1871.

Il en est d'autres qui ne sont appelés docteurs et traités comme tels, que dans l'office liturgique ; ce sont : saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne ; saint Isidore, évêque de Séville ; saint Pierre Damien, depuis 1828 ; saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, etc.

Les Pères de l'Eglise se rattachent à trois époques différentes.

La première époque embrasse les trois premiers siècles qui nous ont donné les Pères apostoliques et les Pères apologistes ; la seconde, plus riche en monuments, commence au quatrième siècle et s'arrête au sixième, dernier âge de notre éloquence.

Dans l'Eglise latine, observent certains auteurs, la série des Pères s'arrêtait à saint Grégoire, pape, mort en 604 ; et, et, dans l'Eglise grecque, à saint Jean Damascène, mort en 754.

La troisième époque s'étend du sixième au treizième siècle, c'est-à-dire jusqu'à saint Bernard, que l'on considère comme le dernier Père de l'Eglise. C'est à cette dernière époque que la scolastique s'est emparée de nos écoles.

Dans le travail que nous entreprenons, nous partageons les Pères de l'Eglise en quatre classes : les Pères apostoliques, les Pères apologistes, les Pères dogmatiques, et enfin, les Pères controversistes.

"On entend par Pères apostoliques, nous dit Mgr Frappel, ce groupe d'évêques et de docteurs qui, après avoir été disciples des Apôtres ou du moins leurs contemporains, leur ont succédé immédiatement dans le ministère de la parole et dans le gouvernement de l'Eglise, tels que saint Polycarpe et saint Clément, pape.

"Composés vers la fin du premier siècle et dans la première moitié du deuxième, leurs écrits viennent prendre place entre la clôture des écritures canoniques et le commencement des apologies. Ils forment par conséquent le premier anneau de la chaîne patrologique, et peuvent être envisagés comme les monuments les plus anciens de la littérature chrétienne en dehors des livres inspirés. Les Pères apostoliques, par conséquent, se rattachent, par un lien direct, aux Apôtres dont ils prolongent le ministère. Leur parole est l'écho de cette grande prédication qui est venue réveiller le monde du sommeil profond où l'erreur avait plongé les intelligences." Plusieurs, à l'imitation de leurs maîtres, ont joint à l'enseignement par la parole l'instruction par les monuments écrits. Néanmoins, ils n'ont laissé qu'un petit nombre de documents, parce que le christianisme ne s'annonçait point comme une instruction de l'esprit humain, mais bien comme une révélation divine, s'appuyant sur l'autorité des miracles ; et comme, dans les premiers temps, ses enseignements ne s'adressaient qu'à la classe illettrée et inculte, il n'avait nullement besoin de recherche scientifique. Leurs écrits, selon la parole de Bossuet, sont empreints de la première sève du christianisme. Les écrivains qui, du pied des échafauds, publièrent ces

lumineuses défenses du christianisme, encore si pleines d'actualité de nos jours et si propres à confondre l'erreur, furent décorés du titre de Pères apologistes.

Prêcher la doctrine évangélique, organiser l'Eglise, développer sa constitution, combattre les hérésies naissantes, étouffer toute tentative de schisme ou de division, maintenir l'unité de foi dans le lieu de la charité, telle fut la mission que remplirent, avec une courageuse persévérance, les Pères apostoliques, tandis que les Pères apologistes élevèrent la voix pour venger le christianisme des outrages de la calomnie, et des préventions aveugles de l'ignorance.

Mais reprenons la chose de plus haut. La religion chrétienne s'était préparée avec une étonnante rapidité. Les Apôtres du divin Maître n'avaient pas encore achevé leur course, et saint Paul disait aux Romains que leur foi était annoncée dans tout l'univers. Il annonçait aux Colossiens que la vérité de l'Evangile était répandue dans tout le monde, où elle croissait et fructifiait merveilleusement. Cent ans après Jésus-Christ, saint Justin comptait déjà, au nombre des fidèles, plusieurs nations sauvages, et jusqu'à ces peuplades qui erraient çà et là sur des chariots, sans avoir de demeure fixe. L'auteur de la lettre à Diognète s'écriait : "Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde." L'âme est répandue dans tous les membres du corps, les chrétiens sont disséminés dans toutes les parties du monde.

Alexandrie, Antioche, Smyrne, Ephèse, Athènes, Corinthe, Rome, qui étaient les grands centres de la civilisation païenne, virent, au premier siècle, la sagesse des philosophes confondue par la folie de la croix. "Ce n'était point une vaine exagération, nous dit Bossuet, c'était un fait constant et notoire que l'Evangile avançait en présence des empereurs et à la face de tout l'univers."

La religion entra avec empire au Forum ; elle fit entendre sa voix dans les palais des grands comme dans la chaumière des pauvres. Elle éleva de glorieux trophées au sein des mers les plus reculées, et proclama aux extrémités du monde l'Evangile de la paix et de la charité.

Les philosophes dédaignèrent d'abord une secte ennemie du faste et de l'ostentation qui avait pris naissance dans une contrée abhorrée du genre humain. Mais ils ne tardèrent point à s'alarmer de ses progrès incessants, et, s'associant à la haine des pontifes et à l'ignorance des peuples, ils firent de suprêmes efforts pour écraser le christianisme sous le poids des plus atroces calomnies et des plus perfides travestissements.

Celse, Lucien, Porphyre, Héroclès, l'empereur Julien, à qui l'enfer semblait avoir remis ses pouvoirs, descendent dans l'arène, comme les plus implacables ennemis du christianisme, pour le combattre et l'anéantir.

Les préventions contre les chrétiens se résumaient dans trois principaux griefs : l'impiété qui ne reconnaissait point les dieux, les repas où l'on se nourrissait de chair humaine, et enfin les unions incestueuses.

Attaquée à la fois par les Juifs et les hérétiques, par les philosophes et les empereurs, l'Eglise descendit à son tour dans l'arène, toute fumante du sang des martyrs, et engagea le combat contre tous ces ennemis conjurés. Il s'agissait pour elle de justifier sa doctrine aux yeux des païens, de réfuter leurs calomnies, de désarmer leur haine, de revendiquer la liberté de son culte. "Prêtez l'oreille à nos discours, s'écrie Tatien, en s'adressant aux païens : vous traitez nos mystères de fables ; tolérez-les comme telles ; à tout le moins nos doctrines ne valent-elles pas les vôtres ? Vous n'avez pas le droit de nous faire un crime du culte que nous rendons à Dieu sous forme humaine, vous qui prêtez à vos divinités toutes les qualités, et jusqu'aux vices des hommes."

"Pourquoi nous seuls ne pourrions-nous pas émettre une opinion ? Vous naissez et vous mourez comme nous ; le même soleil, les mêmes astres se lèvent pour nous tous. Pourquoi la sagesse ne se trouverait-elle que parmi vous ? Vous préférez les croyances de vos poètes et de vos philosophes, laissez-

moi la liberté de choisir et de professer les miennes."

Par une diversion nécessaire, les apologistes portaient l'attaque sur le terrain du paganisme pour l'obliger à confesser l'impuissance et l'inanité de ses doctrines. Tel est le but de l'apologétique chrétienne que poursuivirent courageusement les écrivains dont nous parlons. D'une main, ils sapèrent les autels de la superstition et toutes les écoles de la philosophie païenne, et de l'autre, élevèrent au seul Dieu véritable un temple majestueux, tout rayonnant des glorieux trophées de leur puissant génie. Écoutez encore ces éloquents paroles de Tertullien : "Non-seulement, je justifierai les chrétiens des crimes qu'on leur impute ; mais devenu à mon tour accusateur, je ferai voir que les vrais coupables, il ne faut pas les chercher parmi nous. Je montrerai à nos calomnieux que nous sommes incapables des horreurs que nous sommes en droit de leur reprocher, et cela pour les forcer à rougir de leurs préventions contre des hommes à qui ils devraient, je ne dis pas rendre l'hommage que le crime doit à la vertu, mais à qui, du moins, pour parler leur langage, ils devraient pardonner de leur ressembler. Je répondrai sur chacune des choses qu'ils nous accusent de faire en secret, tandis qu'ils se les permettent en public, et pour lesquelles on nous traite comme des scélérats et des insensés qu'il faut dévouer aux supplices et au mépris de tous."

Exposer les principaux dogmes de la religion, les mettre en parallèle avec les erreurs du polythéisme, faire ressortir la justice de la cause des chrétiens et l'iniquité de la procédure employée contre eux, tel est donc le but que se proposèrent les Pères apologistes, en protestant contre le pouvoir qui abusait de la force.

Les écrivains sacrés dont les discours ou traités renferment le plus riche développement de la foi et de la morale évangélique sont appelés Pères dogmatiques. C'est dans les saintes Ecritures qu'ils allaient puiser cette admirable doctrine qui faisait l'objet de leur enseignement. Les prophéties et leur fidèle accomplissement, l'autorité de l'Evangile et des miracles, les actes des martyrs et le témoignage de leur généreuses confession, le consentement unanime de toutes les églises à une même croyance, leur fournissaient les arguments invincibles avec lesquels ils foudroyaient le paganisme et l'hérésie.

"Ce riche fonds, comme l'observe l'abbé Guillon, suffisait pour imprimer à leurs compositions l'élevation des pensées, la chaleur du sentiment, une merveilleuse abondance d'images vives et d'expressions éclatantes, une justesse et une fermeté soutenue de raisonnements simples et naturels, contre laquelle les sophismes du cœur et de l'esprit ne tiennent pas, et que fortifie encore un vigoureux enchaînement d'exemples choisis dans l'ancien et le nouveau Testament, une marche vive, une variété de mouvements soudains et pressants, un langage à la fois grave et affectueux, toujours populaire, en un mot, dirons-nous avec un écrivain moderne, je ne sais quelle fleur virginale de christianisme qui semble n'appartenir qu'aux premiers siècles de la Religion."

Les écrivains qui florissaient à l'époque où la controverse commença à prévaloir sur l'éloquence, furent désignés sous le nom de Pères controversistes, et forment la quatrième classe des Pères, dont nous nous occuperons dans notre ouvrage. "Ces auteurs, nous dit encore l'abbé Guillon, ajoutèrent au patrimoine de la famille les riches acquisitions transmises par le génie de ceux qui les avaient précédés. Elles comprenaient les actes des conciles que les persécutions mêmes n'avaient pu empêcher, les décrétales du Siège Apostolique, de qui toutes les églises du monde chrétien aimaient à consulter les lumières, une foule d'ouvrages excellents publiés d'âge en âge, par les écrivains des temps apostoliques, et ceux qui les avaient suivis de près, jusqu'aux arguments présentés par la raison et par la philosophie naturelle, tout leur fournissait des armes nouvelles à faire valoir en faveur de la vérité."

Ce fut à celles-là surtout que s'atta-

que, laquelle commence vers le sixième siècle et se poursuit jusqu'au onzième ; et, parce que la controverse jouait le rôle principal dans la discussion, nous les avons désignés par le nom de Pères controversistes.

Parmi ces auteurs, les plus éminents ont été saint Cyrille d'Alexandrie, Photius, Alcuin, Rhaban-Maur, Lanfranc, saint Isidore de Séville, Ives de Chartres, le vénérable Bède, saint Jean Damascène, saint Anselme de Cantorbéry. Plus jaloux d'instruire que d'émouvoir, ne pouvant rien ajouter aux lumières des Pères, ils se contentèrent de développer leurs écrits, de les copier, d'en faire des recueils et des extraits, d'en tirer des gloses et des commentaires.

Notre ouvrage se trouvera ainsi naturellement divisé en quatre parties, suivant la classification des écrivains sacrés que nous venons de faire. La première partie comprend les Pères apostoliques ; la deuxième, les Pères apologistes ; la troisième traite des Pères dogmatiques, et enfin la quatrième, des Pères controversistes et scolastiques.

Le syllabus des hérésies combattues par ces intrépides défenseurs de l'Eglise et le traité des Prescriptions de Tertullien couronneront notre travail sur les Pères de l'Eglise.

L'écriture sainte doit être l'âme de tous les discours de l'orateur chrétien. Celui qui néglige cette étude, trahit sa mission, il n'est plus que l'apôtre de la vanité, un déclamateur sans fruit pour les autres et pour lui-même. Mais pour bien connaître l'écriture, pour se pénétrer efficacement de son esprit et de son langage, il faut ajouter à la connaissance des livres sacrés l'étude des saints Pères qui en sont les véritables interprètes. *Post scripturas*, nous dit saint Jérôme, *doctorum hominum tractatus lege*, et par ce mot *doctorum hominum*, ce pieux et savant écrivain entend ces hommes puissants en œuvres et en paroles, que nous qualifions du glorieux titre de Pères de l'Eglise. "Rien de lumineux et de beau comme la doctrine des Pères, dit un savant écrivain. Leurs pensées, seulement mises en ordre ressemblent à une grande armée rangée en bataille ; et s'il est beau de voir défiler les nombreux bataillons de guerriers qui se préparent à la victoire ; si le mouvement des armées, la marche triomphale, le chant des soldats et l'éclat de l'astre du jour qui fait resplendir les casques et les épées, offrent un coup-d'œil magnifique, que dirons-nous d'un spectacle mille fois plus beau ? Celui d'une grande armée de conceptions nobles et divines qui défilent devant l'intelligence, en offrant aux regards émerveillées toutes les brillantes formes et les lumineux rayonnements de la vérité.

"La splendeur intime de la beauté et de la sagesse du christianisme, s'écrie saint Jean Chrysostôme, agit plus puissamment sur l'intelligence et le cœur que toutes les preuves extérieures."

Les grands horizons du christianisme sont généralement ignorés. C'est dans l'étude des Pères que se révéleront à nos regards ces magnifiques perspectives. De cette source, comme du milieu de l'Eden, s'échappent ces grands fleuves qui portent la vie, la fécondité et la force aux nations régénérées. Plongeons-nous tout entier dans cette source qui inspire l'esprit et le cœur. Par toutes les forces de notre âme, emportons-nous loin de ce siècle frivole, sans idées dans ses paroles, sans foi, sans amour, sans espérance. Sortons de ce tourbillon brillant d'un faux éclat, qui dessèche les esprits, ramasse la paille et s'en empare, dédaigne les pierres précieuses, et ne laissera à l'avenir qu'un peu de poussière brillante. Demandons à l'étude des Pères un souffle de vie plus puissant pour les esprits, les cœurs, les sciences et les actions. Là nous recevrons cette sève virginale du christianisme qui s'échappe plus pure de la racine de l'arbre, qui est le Christ. Là est ce courage héroïque qui a conquis le monde à la foi, à la civilisation et à la science. L'étude des Pères donnera au prêtre cette virilité chrétienne, robuste et toujours ferme, qui lui servira de rempart et de préservatif contre les dangers de notre époque.

Si, dans l'exposition de la doctrine de ces écrivains sacrés, il nous est échappé

par mégarde quelque inexactitude, nous nous recommandons à l'indulgence du lecteur, et rappelant les paroles connues : *errare humanum est*, nous retractons d'avance tout ce qui ne serait pas d'une doctrine sûre, d'une théologie saine, rappelant ces autres paroles : *perseverare diabolicum est*; enfin, nous nous soumettons avec docilité au jugement du Pontife romain, nous permettant d'ajouter à l'adage : *Judicare romanum est*, paroles qui seront toujours la règle de nos pensées, la boussole de tous nos travaux, le crible à l'aide duquel nous ferons le triage de toutes nos conceptions, et cela tant qu'il nous sera donné de satisfaire la grande passion de notre âme, la grande ambition de notre vie, qui est celle d'élever un monument à la Vérité.

L'ABBÉ MORÈRE.

VEN. P. LUDOVICI DE PONTE, S. J.
MEDITATIONES

DE PRAECIPIIS FIDEI NOSTRAE MYSTERIIS,
DE HISPANICO IN LATINUM TRANSLATAE A

MELCHIORE TREVINNO, S. J.

de novo editae cura

AUGUSTINI LEHMKUHL, S. J.

cum approb. revmi archiep. trib. et super. ordinis

3 vol. in-12.....Prix : \$2.13

LES PARFUMS

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE

PRÉCÉDÉS D'UNE

NOTICE SUR LEUR VIE ET D'UNE ANALYSE DE LEURS OUVRAGES

Par M. l'abbé Morère

Docteur en théologie

2 volumes in-8.....Prix : \$2.50

PETITS MOIS DE SAINT JOSEPH

PENSÉES PIEUSES POUR

LE MOIS DE MARS

avec une neuvaine par l'auteur des

Paillettes d'Or

Petit vol. in-32...Prix : 5 centins chaque
40 centins la douzaine, \$3.00 le cent

N. B.—Voir dans le numéro du 15 Janvier la liste des ouvrages sur la dévotion à Saint-Joseph.

UNE VICTIME

DE LA

CONSTITUTION CIVILE du CLERGÉ

NOEL PINOT

Curé du Louroux-Béconnais

1747-1794

PAR LE MARQUIS DE SEGUR

1 volume in-12.....Prix : 25 cts

« Voici, dit l'auteur de ce livre, l'histoire d'un prêtre qui ne fut ni un jésuite, ni un religieux d'un ordre quelconque, ni un personnage politique; qui, de son enfance à sa mort, ne s'occupa qu'à servir Dieu et les âmes, et cependant fut persécuté, poursuivi comme un malfaiteur public; passa de l'exil à la prison, de la prison à l'échafaud, sans avoir commis d'autre crime que de rester fidèle à la loi de Jésus-Christ.»

C'est une très heureuse inspiration d'avoir mis au jour cette excellente histoire, qui se lit tout d'un trait, et qui présente un véritable intérêt, tout le long d'un récit tout à fait attachant.

FEUILLETON

DU

PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

NO 12

LE

BAPTÊME

DE LA FRANCE

PAR

L'ABBÉ PÉRIGAUD,

DU DIOCÈSE DE MOULINS

(suite.)

CHAPITRE IV

LA REINE DES FRANCS

I. La cour de Bourgondie à Genève.—II. La nation burgonde au point de vue politique et religieux.—III. Education de Clotilde chez le roi Gondebald.—IV. Un ambassadeur déguisé en mendiant.—V. Le mendiant volé et le voleur.—VI. Clovis envoie à Clotilde les arrhes du mariage.—VII. Complot tramé contre la royale fiancée.—VIII. Ravages opérés par les Francs devant les persécuteurs burgondes.—IX. Les fêtes de l'hyménée à Soissons.

VII

Tout était rayonnant au ciel de Clotilde, et rien n'y faisait prévoir un orage, lorsqu'un grave incident jeta soudainement l'émou dans le cortège nuptial.

Un officier de la cour genevoise venait de le rejoindre, porteur d'une effrayante nouvelle. Cet officier appartenait à la religion catholique, et, depuis longtemps, il avait voué à l'orpheline de Chilpéric un dévouement à toute épreuve. Il avait entendu des bruits de complots; il avait même vu une troupe de guerriers burgondes se mettre à sa poursuite. Par des chemins détournés, il les avait devancés et accourait en toute hâte auprès de Clotilde, pour la prévenir de ce qui se tramait, à Genève, contre ses résolutions et même contre ses jours, si elle résistait aux injonctions de son oncle.

D'où venait ce changement imprévu dans l'atmosphère de la cour de Bourgondie? Quel souffle de colères avait subitement soulevé cette tempête, qui allait éclater sur la tête de la fiancée du roi des Francs?

Un Romain était — nous l'avons vu — le confident intime de Clovis; c'était un autre Romain qui se trouvait être le confident intime de Gondebald.

Il s'appelait Aridius.

Or, Aridius nourrissait contre Clovis une haine mortelle, à laquelle venait s'ajouter la haine qu'il portait à Clotilde. Bien des fois, la jeune princesse avait eu à souffrir de la funeste influence qu'Aridius exerçait sur son oncle.

D'abord catholique, l'ambitieux conseiller avait sacrifié sa religion à sa fortune politique; et, autant pour plaire à son maître que pour satisfaire plus à l'aise ses penchants vicieux, il avait embrassé l'arianisme. Son prosélytisme dans cette nouvelle voie allait jusqu'au fanatisme: l'hérésie n'avait pas de plus ardent sectaire que ce renégat. Tous les moyens lui étaient bons, afin de faire des ravages dans l'Eglise de Dieu et de remplir son odieux rôle de loup dévorant parmi le troupeau, dont il avait été jadis une brebis fidèle.

Impuissant à entraîner vers l'apostasie la fille de Chilpéric, il saisissait toutes les occasions de lui nuire. Par la suite cependant, voyant l'admiration pour ses excellentes qualités éclater à la cour, il avait pris le parti de dissimuler sa fureur, afin de mieux comploter, dans le silence de son âme ulcérée, ses projets de vengeance.

L'occasion favorable de les mettre en exécution n'avait pas tardé à se présenter.

A peine Clotilde était-elle à quelques journées de marche, que Aridius rentrait

à Genève. Il revenait de Marseille, au retour de Constantinople, où il s'était rendu afin de servir, dans cet ancien foyer de l'arianisme, plutôt son fanatisme que les intérêts politiques de son roi. Ce fut avec une stupeur pleine de colère qu'il apprit le grand événement arrivé à la cour burgonde pendant son absence.

Reflétant assez adroitement sa rage jusqu'au fond de son cœur, il aborde incontinent Gondebald:

—Seigneur! lui dit-il, en mettant le pied sur votre royaume, j'ai appris une nouvelle qui me remplit encore, à l'heure qu'il est, d'étonnement et de frayeur. Clotilde, votre nièce, vient de passer dans le camp de vos ennemis! Pourquoi cette fuite précipitée? Croyez-moi, elle ne présente rien de bon. Depuis longtemps, je vous avertissais que vous réchauffiez un serpent dans votre sein. Il fallait alors la garder sous votre toit, pour l'empêcher de vous nuire ailleurs. Captive ici, Clotilde était à craindre; que sera-ce, lorsque la fortune l'aura élevée sur le trône des Francs?

—Avez-vous perdu la mémoire de ce qu'était votre prisonnière, seigneur? Ne vous souvenez-vous plus de ses résistances orgueilleuses et de ses obstinations indomptables?

—Elle a de grandes qualités qui imposent la sympathie et même l'admiration. J'en conviens; mais elle est d'une race qui n'oublie pas. N'ayant que des mendiants pour se défendre, elle vous bravait à votre foyer; que ne fera-t-elle pas, quand elle aura derrière soi toute l'armée des Francs?

—N'avez-vous pas à craindre qu'elle ne vous redemande alors un compte rigoureux du sang versé des siens? A-t-elle oublié, parmi les bons soins dont vous avez entouré sa jeunesse, le meurtre de son père qui était votre propre frère? Ne pense-t-elle plus à cette journée où vous avez arraché sa mère à ses embrassements afin de la précipiter, une pierre au cou, au fond d'un puits? N'a-t-elle pas été témoin de cette noble colère qui vous animait cet autre jour où, voulant en finir avec cette race de vipères, vous fîtes égorguer sous ses yeux ses deux frères qui, pour préserver leur vie, vous auraient volontiers cédé l'héritage de leur père?

—Roi! songez à vous; songez à la conservation de votre royaume, de votre famille, et même de votre personne. Ne laissez pas cette tigresse, altérée de votre sang, aiguiser en toute liberté ses dents contre le trône d'un puissant rival, afin de vous dévorer plus à l'aise, vous et les vôtres!

—Il est trop tard maintenant, interromp vivement le roi.

—Il vous est encore loisible de prévenir ce malheur, reprend Aridius. La fugitive n'a pas eu le temps de quitter vos Etats. Ordonnez sur le champ qu'on se mette à sa poursuite, et qu'on vous la ramène, avant qu'elle ait complètement échappé à votre domination.

Comme Gondebald semblait hésiter, le perfide confident ajoute:

—L'équitable justice, qui a armé vos mains contre sa famille, crie vengeance en son cœur de fille et de sœur. Que de fois ne l'avons-nous pas surprise, vous et moi, dévorant sa honte dans le silence de ses larmes! Soyez-en certain, seigneur! Si vous ne revenez sur votre décision, si vous la livrez à Clovis pour épouse et au peuple franc pour reine, vous ne tarderez pas à vous en repentir amèrement, vous ne tarderez pas à être victime d'une haine qu'elle a trop nourrie pour qu'elle n'éclate point bientôt, terrible et implacable, sur votre tête et sur votre royaume!

Ainsi parla le Romain Aridius: et Gondebald de frémir des conséquences désastreuses que pouvait avoir sa conduite, qu'il taxait lui-même de faiblesse. C'est pourquoi il convoqua aussitôt quelques-uns des principaux officiers de sa cour, et leur ordonna de se mettre, avec une troupe d'hommes armés, à la poursuite de la jeune fiancée du roi des Francs.

Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Du haut des cieux, la Providence veillait sur les pas de son élu!

VIII

Clotilde avait encore une vingtaine de milles à franchir, avant d'atteindre la frontière du royaume franc. En apprenant de la bouche du Burgonde — que nous avons vu accourir — le complot ourdi contre elle à la cour de Gondebald:

—Voyez, dit-elle aux gens de sa suite, j'avais bien raison de demander qu'on n'apportât à ce mariage aucun délai. Ce que je redoutais arrive: mon plus mortel ennemi a changé le cœur de mon oncle. Néanmoins, le Dieu véritable, dont je cherche la gloire avant la mienne, ne permettra pas que je tombe entre ses mains redoutables. Je vais prendre les devants. Quant à vous et à vos guerriers, restez en arrière. Pour vous protéger, vous et moi, vous savez ce que vous avez à faire!

En prononçant ces paroles d'un ton ferme et assuré, Clotilde descend de sa basterne et monte sur un cheval.

Plusieurs officiers se rangent à ses côtés. Sans perdre un instant, la noble cavalière et ses écuyers partent et font voler la poussière sous le galop de leurs rapides coursiers. Bientôt, ils ont disparu à l'horizon, tandis que la basterne, avec ses biges et son escorte, continue lentement sa marche à travers les campagnes burgondes.

Quelques heures après la disparition de la royale fugitive, des colonnes de flammes s'élevèrent de toutes parts derrière la petite armée franque: les forêts, les moissons et les huttes des villages s'abîment parmi les tourbillons d'un immense incendie. Les habitants et les troupeaux, pleins d'effroi, s'enfuient des régions ainsi dévastées; en sorte que sur les traces du cortège, jusque-là si joyeux et devenu tout à coup si menaçant, ne s'étend plus qu'un vaste désert de ruines fumantes.

Plusieurs jours durant, les Francs se livrent avec frénésie à cette œuvre de destruction, qu'ils regardent comme nécessaire à leur sauvegarde; et c'est par des chemins embrasés, que les hommes de Gondebald s'avancent afin d'exécuter l'ordre d'arrestation. Toutefois, ces obstacles de feu ralentissent tellement leur marche, que Clotilde d'abord et son escorte ensuite eurent le temps de mettre la frontière entre elles et leurs persécuteurs.

A peine la jeune fiancée est-elle parvenue sur le territoire franc, qu'elle se voit acclamée par les populations dont elle va devenir la reine. Une véritable explosion de joie l'accueille, aux portes de la première ville franque qu'elle rencontre. Elle descend de cheval et entre dans une église, suivie d'une foule nombreuse de chrétiens, qui bénissaient Dieu de leur donner une telle souveraine.

A genoux devant l'autel du Seigneur, Clotilde adore, avec le plus profond recueillement, Celui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions et les jeunes Hébreux de la fournaise ardente. Puis, après cette adoration silencieuse, elle relève la tête et fait entendre cette prière, que certains chroniqueurs du temps nous ont conservée:

—O Dieu tout-puissant! je vous rends grâce de la protection visible que vous venez d'accorder à votre humble servante! Je vous bénis de ce qu'il m'est aussi donné de voir le commencement de la vengeance que je dois au sang versé de mon père, de ma mère et de mes frères!

La ville où se trouvait Clotilde était l'antique capitale des *Tricasses*, appelée alors *Augustobona*, maintenant *Troyes*; et le lieu sacré, où elle priait ainsi, était un ancien temple païen, transformé en oratoire catholique.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure, si l'on voit percer, parmi les accents émus que lui arrachait la reconnaissance envers Dieu, la haine qu'elle portait aux meurtriers de ses proches. A son insu, dans cette circonstance, Clotilde subissait le milieu où elle vivait. Le christianisme ne pénétrait que lentement, de sa douce influence, cette épaisse écorce de barbarie qui recouvrait le monde à cette époque. Les âmes, même les mieux trempées aux sources de la grâce, n'avaient pas encore complètement éteint en elles les flammes du ressentiment. Le génie de la charité divine avait beau

captiver les cœurs: il y restait toujours, dans le recoin le plus caché, quelques étincelles du génie de la férocité héréditaire, lesquelles se faisaient souvent jour à travers les meilleures natures, et finissaient parfois, lorsqu'elles n'étaient pas comprimées à temps, par éclater tout à fait et y allumer d'affreux incendies.

La société, même la plus imbuë du christianisme, n'avait pas totalement oublié cette maxime du talion: "Dent pour dent, œil pour œil. Tu aimeras tes amis, et tu haïras tes ennemis."

La vengeance était tellement considérée comme un devoir sacré, que la loi germanique l'avait ainsi formulée: "Au plus proche parent de la victime appartiennent les biens, les armes et la vengeance!"

On regardait le pardon des injures comme une lâcheté.

La femme elle-même était tenue de se souvenir des méfaits. Elle ne pouvait pas combattre, il est vrai, mais elle pouvait prêter le serment de se venger; et elle confiait le soin d'accomplir ce serment à un champion, auquel la justice du pays faisait couper les poings, s'il ne réussissait pas à réparer, par le sort des armes, l'honneur de la femme outragée.

Ce n'est que peu à peu que la charité chrétienne s'infiltrera, comme un baume salutaire, dans les veines de ces peuples nouveaux, et y portera d'admirables fruits de patience, de pardon et d'amour.

Alors, le monde sera véritablement conquis à l'Évangile.

Mais, jusque-là, l'Église aura encore bien des efforts à déployer pour extirper des croyances, des mœurs et des lois ce vieux levain d'une barbarie qui, née de l'égoïsme brutal, ne doit disparaître que sous les coups de l'entier sacrifice de soi-même.

IX

Cependant, le cortège nuptial arrive, suivi d'une multitude d'habitants du pays, près de Villaricum, où l'attendaient Clovis.

Le roi avait été instruit du danger pressant couru par sa fiancée; et son âme, si intrépide dans le péril des batailles, en avait été toute bouleversée. Aussi, c'était avec une poignante inquiétude qu'il avait quitté Soissons, afin d'aller précipitamment à sa rencontre.

Grande est sa joie, quand on lui annonce, à Villaricum, que le char triomphal est en vue de la ville. Entouré de nombreux officiers en tenue de parade, il s'avance au-devant d'elle, jusqu'à la porte méridionale de la cité.

Cloilde, montée sur la basterne, est assise, brillamment vêtue, au milieu des fleurs et des trophées, où ne flottent plus les oriflammes de la perfide Bourgondie.

Elle est là, tranquille et souriante, annonçant, ainsi que l'arc-en-ciel, la sérénité après l'orage.

Captivé sous le doux rayonnement de cette calme pureté, le fier conquérant s'incline, comme devant une apparition céleste. Il tend la main à son épouse; et les deux cortèges, se réunissant tels que deux fleuves majestueux, roulent ensemble leurs flots sans cesse grossissants jusqu'à Soissons, où doivent se célébrer les fêtes de l'hyménée.

Soissons était pavoisée aux couleurs nationales; une foule immense circulait à travers les rues et couvrait les remparts. On devine sans peine sur qui étaient dirigés tous les regards, et quel était l'objet principal de la curiosité publique.

Dans l'une des plus vastes salles du palais, la salle d'armes, était organisé le festin nuptial.

A la tombée de la nuit, les nombreux invités sont à leurs places, autour de larges tables recouvertes de toile de lin. Une bande de pourpre orne l'endroit où se tiennent les époux royaux, la tête ceinte du diadème (1). Au-dessus d'eux, un trophée composé de toutes sortes d'étendards et d'armes franques, depuis le

hang jusqu'à la francisque, émerge d'un bouclier d'airain que surmonte un casque à l'endoyante chevelure. Dans de grands bassins d'or et d'argent, on voit fumer des moutons rôtis, des sangliers et des quartiers d'urus ou bœufs sauvages, que les chefs de table parlagent, en se servant de coutelas à longs manches. Coupés ainsi avec le tranchant de ce glaive culinaire, les morceaux sont ensuite, selon la coutume, retirés par chaque convive au moyen de la pointe recourbée des coutelas. En même temps, le vin et l'hydromel s'épanchent à profusion, versés par une troupe d'esclaves, dans des coupes ornées de pierreries et dans des cornes de buffles.

Bientôt, l'animation est à son comble parmi ce mélange bizarre de mœurs barbares et civilisées, que représentent les convives de nationalités diverses.

Lorsque l'assistance a copieusement sacrifié au dieu des libations, le moment arrive, suivant un usage qui s'est transmis jusqu'à nous, de sacrifier au dieu de la poésie. Tout à coup, sur la fin du repas, un bruit de cymbales ébranle les échos animés de la salle, et le silence s'établit comme par enchantement.

Alors, un jeune guerrier, revêtu de l'uniforme d'apparat des milices romaines et la tête couronnée d'une branche de chêne, monte sur une estrade dressée en face du couple royal, et fait entendre un chant épithalamique qu'il termine ainsi:

—O Vierge que j'admire et qu'adorera son époux! Clotilde, plus brillante que la lampe éthérée, la splendeur du diamant ne vaut pas celui de ton radieux visage. Tu vas l'emporter sur toutes les femmes franques par l'empire des grandeurs, comme tu l'emportes déjà par l'empire de la beauté! En ta présence, les divinités elles-mêmes s'effacent, et les gracieuses nymphes de nos fleuves s'éclipent devant toi. La pourpre la plus éclatante n'égale pas l'incarnat des roses de tes joues, ni le lait le plus pur, la blancheur de ton teint. Le sol des Gaules possède une merveille: c'est une perle nouvelle à ajouter à la couronne de l'Univers!"

Après le poète latin, d'autres favoris des muses gravissent les degrés du Parthénon, et célèbrent à l'envi les remarquables qualités de la jeune épouse de Clovis. Dans ce concert de la terre, chaque poète essaie de mettre une note du ciel: un guerrier scandinave mêle à ses chants les traditions religieuses du culte d'Odin: un barde gaulois, celles du culte de Teutatès.

Mais soudain une note plus vraie retentit, comme un écho de l'Évangile. Prêtons l'oreille à quelques-uns des accents, que fait entendre le barde chrétien:

—Salut au noble rejeton d'un arbre qui a pris sa sève impérissable dans l'eau régénératrice du baptême! Salut à cette tendre et belle fleur, qu'une pieuse mère a fait éclore au soleil de sa foi, et à laquelle elle a communiqué la flamme sacrée de la charité divine!

"Salut à cette bienfaitrice des pauvres, à cette lumière des égarés, à cet ange consolateur des malheureux!"

"Qu'elle règne parmi nous, au nom du Créateur des mondes, celle qui a puisé dans la loi d'amour du Crucifié galiléen ces hautes vertus, que la renommée nous a apprises, et dont le doux éclat captive nos regards et attire nos cœurs! Qu'elle soit bénie de tous, celle qui vient unir sa destinée à la nôtre et faire resplendir, sur le premier trône des Gaules, la croix du Calvaire à côté de l'épée de la France!"

Pendant que cette prophétie sortait de la bouche du héraut de l'Évangile, et que, par la hardiesse de sa nouveauté, elle tenait l'auditoire comme fasciné sous un charme mystérieux, un autre chant, également prophétique, retentissait dans l'église principale de Soissons.

Le vénérable pontife Principius saluait, lui aussi, de ses vœux les plus ardents, cette alliance d'une princesse chrétienne avec le roi des Francs; et il bénissait le Seigneur de voir ce jour, si plein d'espérances pour l'avenir de sa chère patrie.

Au pied des autels avec son fidèle troupeau, le pasteur priaït, et les murs du sanctuaire répétaient ces paroles:

"Qui trouvera la femme forte? Il faut, pour cela, aller au loin, par der-

rière les frontières. Quand on l'aura trouvée, on la verra s'asseoir parmi les maîtres de la terre."

Quel admirable rapprochement pouvait établir le saint évêque, en entendant ainsi la voix de l'Église faire écho au bruit des fêtes qui, à Soissons, annonçaient qu'une femme forte ceignait en ce moment, pour la porter toujours d'une manière digne de sa foi, la couronne de reine de France!

On était alors en l'an 492 de l'ère chrétienne.

Tandis que, à la cour de Clovis, on rendait avec tant d'éclat les honneurs royaux à la plus jeune des filles de Chilpéric, la sœur aînée de Clotilde désertait en secret la cour de Gondobald. Sédéleude, privée de la compagnie ravissante de l'ange de Genève, mettait enfin à exécution le projet, qu'elle caressait depuis longtemps dans son cœur désabusé des

félicités terrestres. Elle gagnait furtivement un monastère du Tyrol, afin d'y consacrer à Dieu sa virginité et sa vie.

Etonnant contraste, qui d'ailleurs n'était pas rare dans ces siècles de foi primitive!

Des deux orphelines de Chilpéric échappées au naufrage, l'une est mise sur le boisseau, et l'autre se met volontairement dessous: à l'une, la splendeur d'un palais, à l'autre, l'obscurité d'un couvent: l'une prend la couronne de reine, et l'autre le voile de religieuse. C'est ainsi que souvent les marches du trône devenaient les degrés du cloître. Car, à la lumière de la foi, on estimait que ce n'était pas descendre, mais monter, d'aller du trône à l'autel, de même que manifestement l'on s'élève en allant de l'homme à Dieu.

(à suivre)

J. LAMARCHE

PLOMBIER-COUVREUR

POSEUR
d'Appareils à Gaz à Eau chaude et à Vapeur
HAUTE ET BASSE PRESSION
1608 NOTRE-DAME 1608
TELEPHONE 1885 — MONTRÉAL — TELEPHONE 1885

C. B. LANCTOT

1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE: Approuvé par Sa Grandeur Monseigneur de Montréal.		HUILE D'OLIVE Pour les sanctuaires HUILE POUR TABLE — AUBES PURIFICATOIRES LAVABOS ET LINGERIE POUR EGLISE.
--	---	---

—
SAYS NOIRS,
MÉRINOS
ET
SOUTANES
SUR
COMMANDE.

Importation de Calices, Ciboires, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.

Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité **DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.**

ENTREPOU DE TAPIS

A. L. C. MERRILL

Importateur de
TAPIS
Velours—Bruxelles—Tapissérie
Imperial—Fentre—Mattings
(PRELANTS
Anglais et Linoleums & Co.
1670, RUE NOTRE DAME
(Près de l'église Notre-Dame)
MONTREAL

CASTLE & FILS

No 40
RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.

FORT COVINGTON, N. Y.
P. O. Box No. 1.

PEINTRES SUR VERRES
POUR LES
VITRAUX D'EGLISES

Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés
Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.

(1) Le diadème est beaucoup plus ancien que la couronne: C'était le premier ornement des rois. Il se composait d'un bandeau, tissu de soie, et relevé d'une ou deux rangées de diamants; ses bouts, noués derrière la tête, retombaient sur le cou. La couronne n'en fut, par la suite, que la transformation. Notamment en France, la couronne royale est un cercle, que surmontent huit demi-diadèmes, portant à leur cimier une double fleur de lis.